L'affaire du fort de Bard : 19 mai-1er juin 1800

Autor(en): **Montfort**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **108 (1963)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-343148

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

108e année No 3 Mars 1963

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S.A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces: Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

Dédié aux officiers de nos brigades frontière et de forteresse.

L'affaire du fort de Bard

19 mai - 1er juin 1800

Après sa remarquable étude sur la « bataille de Colmar » [1] *le colonel-divisionnaire Montfort nous propose « l'affaire du fort de Bard ». Cette action, généralement ignorée et sans doute inédite pour la plupart de nos lecteurs, se situe en 1800 alors que Bonaparte fait passer ses troupes par le Grand-Saint-Bernard en vue d'affronter, dans le nord de l'Italie l'armée autrichienne qu'il battra à Marengo. Au cours de leur marche dans la vallée d'Aoste, l'avant-garde, puis les gros de « l'Armée de réserve » sont arrêtés, à la hauteur du village de Bard, par une modeste garnison autrichienne qui, sous le commandement du capitaine von Stockard, occupe et défend le château fort de cette localité.*

L'auteur de l'étude qui suit nous restitue cet épisode avec un réel talent de « metteur en scène ». Dès le début de son récit, le décor s'anime, les acteurs, instantanément mis en place nous deviennent familiers et l'action se déroule sous nos yeux avec ses multiples et tragiques péripéties.

C'est à dessein que le colonel-divisionnaire Montfort, toujours soucieux de tirer les enseignements de l'histoire de la guerre, a choisi ce thème ou, plus exactement, ce « cas concret » lequel, vu sous l'angle de notre défense nationale, souligne l'importance d'un fort d'arrêt dont la garnison, bien commandée et fermement décidée à se battre jusqu'au bout, est en mesure d'enrayer pendant de nombreux jours la progression

[1] R.M.S. sept./oct. 1962.

de l'ennemi. Et bien que, depuis cette lointaine époque, les moyens de combat et les procédés tactiques aient évolué avec les progrès de la technique, la résistance du fort de Bard est un enseignement que nos camarades sauront apprécier à sa juste valeur.

(Réd.)

Là — dit Coignet — le Consul prit bien des prises de tabac et eut fort à faire avec tout son grand génie.

1. Introduction

Un souvenir de lecture de collège, dans Thiers [1], nous avait toujours laissé l'idée que l'*Affaire de Bard* [2], qui faillit faire échouer la manœuvre de Bonaparte par le Grand-Saint-Bernard — le grain de sable de Pascal — méritait d'être creusée au point de vue du rôle d'un fort d'arrêt dans la guerre de montagne.

Une conversation inopinée avec le commandant du 1.CA, il y a quelques années, renforça l'impression que nous avions déjà que *cet exemple conservait de nos jours toute sa valeur*; nous reviendrons sur ce point.

Mais, une fois de plus, une étude tactico-historique de ce genre ne pouvait avoir de valeur qu'à condition d'être comparative, d'être faite, si l'on peut dire, « à double action ». Grâce à l'obligeance du premier-lieutenant Fortunat, de l'armée autrichienne, ancien stagiaire dans notre armée, que nous remercions ici vivement, il a été possible d'obtenir des renseignements puisés à Vienne aux meilleures sources.

De son côté, la Bibliothèque militaire fédérale a mis à notre disposition, avec sa complaisance habituelle, la *Revue militaire autrichienne*, 1822, qui expose la version détaillée de la campagne de 1800 en Italie.

Quant aux renseignements de source française, ils ne manquent pas et nous citerons au fur et à mesure nos sources principales.

Rappelons la *situation générale :*

Nous sommes en 1800. Les Autrichiens menacent la France par la vallée du Danube et par celle du Pô. L'armée de Kray est concentrée dans l'Allemagne du Sud. Le général de la cavalerie, baron de Mélas, surveille en Lombardie les cols des Alpes, du Simplon au col de Tende, et, avec son gros, investit Gênes qu'occupe Masséna.

Moreau est sur le Rhin d'Alsace, avec son aile droite, Lecourbe, en Suisse orientale.

---

[1] Histoire du Consulat et de l'Empire, Livre quatrième.

[2] Bard, petit bourg fortifié, se trouve à une cinquantaine de kilomètres en aval d'Aoste, dans la vallée du même nom, sur la route d'Aoste à Ivrée.

C'est alors que Bonaparte, Premier Consul, crée, dans le plus grand secret, une armée dite de réserve qui, de Paris, Lyon, Châlons-sur-Marne, est dirigée sur Lausanne. Et voici son plan: [1]

Couvert par le Rhin, Moreau doit en remonter la rive gauche, le franchir à Schaffhouse et attaquer Kray [2].

Bonaparte, lui, couvert par Moreau, passera avec son gros le Grand-Saint-Bernard[3], tandis que d'autres colonnes passeront par le Mont-Cenis, le Petit-Saint-Bernard et le Simplon. Moncey franchira le Gothard, détaché par Moreau, une fois la décision obtenue sur Kray.

L'objectif de Bonaparte est de battre Mélas, après lui avoir coupé ses communications, et, en même temps, de débloquer Masséna.

Il convient de relever en passant qu'« on reconnaît bien là l'utilisation la plus complète de la double position stratégique de flanc que procurait au Premier Consul la possession du territoire suisse et qui lui permettait d'agir à la fois contre les lignes d'opérations de l'Allemagne du Sud et contre celles de l'Italie... » [4]

Le gros de l'Armée de réserve, qui compte environ 40 000 fantassins, 5000 cavaliers et 60 bouches à feu, se trouve le 16 mai 1800 dans la situation suivante:

L'*avant-garde*, sous les ordres de Lannes et qui comprend:

— la brigade Mainoni (28e demi-brigade et trois bataillons indépendants) [5],
— la division Watrin,
— la brigade de cavalerie Rivaud,
— quatre pièces de 4, deux pièces de 8, deux obusiers, quatre pièces « genevoises » de 4, six petites pièces de 2,

a atteint Aoste. La veille, elle a franchi le Grand-Saint-Bernard, refoulé le poste avancé que les Autrichiens avaient placé à environ 3 km plus au sud, bousculé le même élément qui s'était réinstallé à Saint-Rémy, et rejeté deux compagnies autrichiennes qui avaient tenté de lui barrer une nouvelle fois le passage à Etroubles où elles avaient détruit le pont [6]. A Aoste, le 16 mai, deux demi-brigades de la division Watrin sont engagées contre environ trois compagnies adverses qu'elles ne tardent pas à culbuter à la baïonnette [7].

---

[1] D'après le colonel-divisionnaire Grosselin, *Les routes stratégiques suisses et le désarmement*, Sonor, Genève, 1931.

[2] Le plan de Bonaparte fut partiellement modifié par Moreau dans son exécution.

[3] L'Armée de réserve fut initialement commandée, en titre, par Berthier.

[4] Colonel-commandant de corps Weber: *La Suisse, son importance stratégique dans les campagnes du siècle écoulé et au seuil du XXe siècle.*

[5] Dont un bataillon helvétique commandé par Louis de Watteville.

[6] *Oestreichische militärische Zeitschrift*, 1822, p. 175 (Bibliothèque militaire fédérale).

[7] On verra plus loin ce que valait l'instruction au tir et le fusil.

La *division Boudet* monte le 16 d'Orsières à Bourg-Saint-Pierre.

La *division Loison* se porte de Martigny à Sembrancher.

La *division Chambarlhac* vient de Saint-Maurice à Martigny.

La *division Monnier*, en voie d'organisation, plus la légion Lechi (Italiens), s'échelonne entre Martigny et Gex.

La *garde des consuls* est vers Vevey.

La *cavalerie d'armée*, sous les ordres de Murat, se trouve à Lausanne et à Morges.

Berthier arrive le 16, à 1 heure de l'après-midi, à Bourg-Saint-Pierre. Le 17, il sera à Etroubles vers midi.

Bonaparte passe la nuit du 16 au 17 mai à l'Abbaye de Saint-Maurice. Le 17, il sera à Martigny dans la Maison du Saint-Bernard.

* * *

Il convient, semble-t-il, de donner quelques indications sur l'*organisation* et sur l'*armement* de l'Armée de réserve.

La première n'obéissait pas à des règles fixes, comme de nos jours, et, dans le cas particulier, le Premier Consul avait admis, par exemple, du point de vue infanterie, que: « Les divisions sont assez fortes à trois demi-brigades [1]. Il faut — écrivait-il à Berthier — que vous ayez dans la main cinq ou six divisions. Deux pièces de 4, trois de 8, un obusier, me paraissent à la rigueur pouvoir former l'*artillerie* d'une division, et, si vous n'avez pas assez d'attelages dans une division, mettez [2] trois pièces de 4 et deux de 8. » [3]

Bonaparte a enlevé aux divisions les deux demi-brigades de *cavalerie* qui leur appartenaient précédemment pour en former une réserve générale, une cavalerie d'armée, ne leur laissant, en général, qu'un escadron d'éclaireurs. « Ne mettez avec les divisions que des chasseurs et des hussards — écrivait-il à Berthier, dans la lettre déjà citée — et tenez tous vos dragons réunis. » C'est ainsi que les divisions Boudet, Loison, avaient chacune un escadron, la division Chambarlhac, pourtant, un régiment de hussards, mais la division Monnier, qui venait d'être constituée sur les bords du Léman, n'avait pas de cavalerie.

La *garde des consuls* ne comptait que 800 fantassins, 300 cavaliers et une dizaine de canons.

---

[1] Régiments pendant les guerres de la Révolution française. La division aurait dû normalement se composer, en *infanterie*, de deux brigades ayant chacune deux demi-brigades. Bonaparte adoptait, par manque de moyens, il faut bien le dire, la division tripartite.

[2] Dans toutes les citations, la syntaxe et l'orthographe de l'époque ont été maintenues.

[3] Lettre du 28 avril 1800. Plus tard, Napoléon dira que la bonne proportion d'artillerie est d'un canon pour mille hommes.

Quant à l'*armement*, il se composait essentiellement de fusils, avec baïonnette à douille, et de canons.

Le fusil à pierre était du modèle 1777; son calibre de 17,5 mm, son poids, sans la baïonnette, de 4,5 kg; sa portée efficace de 135 m et sa portée extrême de 974 m; toutefois, à partir de 234 m tous les coups devenaient incertains.

Mais il faut savoir comment on utilisait ce fusil et, notamment, ce que valait l'instruction au tir. Or, à son passage à Lausanne, le 12 mai, trois jours avant le premier engagement et alors que l'armée est en marche, Berthier donne précisément, par écrit, l'instruction suivante au général Dupont, son chef d'état-major: « Ordonnez que dans toutes les demi-brigades on fasse tirer dès demain quelques coups de fusil à tous les conscrits, qu'on leur fasse connaître de quel œil on mire pour ajuster, et enfin de quelle manière on charge son fusil. » Tout commentaire serait évidemment superflu et on comprend que les combats d'infanterie, nous le verrons les jours suivants, se décident essentiellement par des charges à la baïonnette.

Les canons, du modèle de Gribeauval — qui restera en service en France près d'un siècle, jusqu'en 1853 — comportent à l'Armée de réserve, comme nous l'avons déjà vu, des pièces de 4 livres (le poids du projectile), de 8 et quelques-unes de 2.

Le canon qui tirait le projectile de 4 livres avait un calibre de 84 mm; celui qui tirait le projectile de 8 livres, un calibre de 106,1 mm.

Les obusiers, qui étaient désignés par leur calibre, comprenaient des pièces de 6 et de 8 pouces, soit 165 et 220 mm.

Les portées efficaces étaient de 600 m pour le canon de 4, de 1000 m pour celui de 8. La hausse de l'obusier était graduée jusqu'à 600 m.

Quant à la vitesse du tir, elle atteignait environ 2 coups-minute, ce qui est remarquable pour ces matériels et prouve que les canonniers étaient bien entraînés.

Le canon tirait un boulet plein, en fonte, et, jusqu'à 300 m, une boîte à mitraille, en fer-blanc. L'obusier projetait un boulet creux, rempli de poudre, avec une fusée grossière en bois, et, aux courtes distances, une boîte à mitraille.

Le genre de tir pour le canon était le tir de plein fouet jusqu'à un millier de mètres; au-delà on tirait en faisant ricocher le projectile, « à boulets roulants »; en somme comme on joue aux quilles!

Le canon de 4 pesait 1050 kg, son caisson 1500 kg; celui de 8, 1650 kg, son caisson 1700 kg. L'obusier de 6 pesait 1600 kg et son caisson était du même poids.

Quand nous aurons ajouté que les attelages des matériels dont nous venons de parler étaient normalement de 4 chevaux, nous aurons donné les éléments essentiels d'organisation et d'armement qu'il faut connaître pour apprécier l'affaire de Bard.

* * *

Alors que le passage du Grand-Saint-Bernard semble ne pas vouloir présenter des difficultés insurmontables, puisque les six demi-brigades, la cavalerie et l'artillerie de Lannes sont déjà passées, Berthier, sur la base de renseignements reçus, écrit de Bourg-Saint-Pierre au Premier Consul que l'ennemi les attend à Bard. Ce ne sera donc pas, contrairement à l'affirmation de Thiers, une surprise. La commission chargée de l'étude de la frontière par l'arrêté du 25 janvier 1800 avait déjà en effet signalé l'existence du fort et elle estimait la « position difficile à emporter et (que) ce ne serait qu'en la tournant par la vallée de Champorcher [1] qu'on pourrait forcer l'ennemi à l'abandonner ». Il semble cependant qu'on n'avait pas prêté une attention suffisante à ce rapport, préoccupé qu'on était par le franchissement du Grand-Saint-Bernard.

* * *

Toutefois, il y a encore mieux. Le fort de Bard avait été occupé par les Français en 1796-1797, lors de la première campagne d'Italie, et, en 1799 — l'année qui précède celle des événements que nous étudions — tandis que Championnet allait se faire battre à Genola, en Piémont, et que Masséna était victorieux en Suisse, il avait été attaqué par les armées du Directoire. Mais, en 1799, Bonaparte était en Egypte et probablement peu ou pas renseigné sur cette dernière affaire.

Déjà défendu par le capitaine Josef Stockard von Bernkopf [2], du Régiment d'infanterie comte Franz Kinsky N° 47, que nous allons y voir en 1800, le château fut en effet investi, du 17 au 28 septembre 1799, par une brigade de la division Mallet, aile gauche de l'armée d'Italie. La progression française s'était faite alors, initialement du moins, par la vallée de Champorcher, sur Pontbozel et Hone.

Sommé par deux fois de se rendre, les 20 et 27 septembre, le commandant du fort avait refusé. Mais, au lever du jour du 28, au lieu de l'attaque qu'il attendait, le défenseur remarquait que l'ennemi avait évacué les positions qu'il avait précédemment occupées à Albard, Borsil et près de Hone. Aussitôt des patrouilles de reconnaissance furent envoyées et, vers 9 heures, celle qui avait reçu l'ordre d'aller à Pont-Saint-Martin rentrait. A sa tête, la garnison avait la joie de voir arriver « le commandant de corps très vénéré de ses troupes, le feld-maréchal lieutenant comte Hadik, avec son état-major.

---

[1] Ce cheminement sur le flanc sud de la vallée d'Aoste, dont personne ne parlera plus en 1800, très probablement à cause des difficultés qu'il présentait, de sa longueur aussi, et du fait qu'il aboutit devant Bard, fut employé en 1799, nous allons le voir.

[2] Le capitaine Stokart (dont le nom est écrit tantôt *Stokart* tantôt *Stockard* von Baernkopf, Josef, appartenait à une famille d'origine suisse. Il devint colonel, mais son nom est surtout lié à la défense héroïque du fort de Bard du 19 mai au 1er juin 1800.

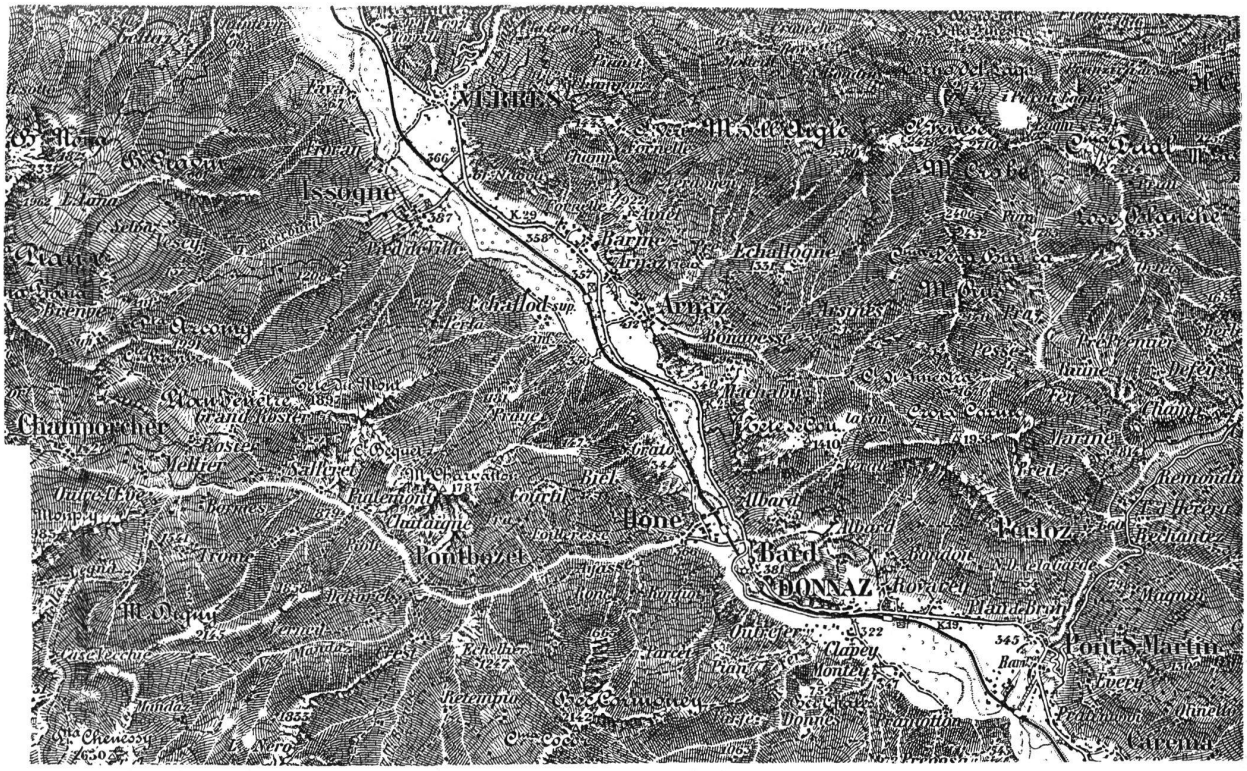

FIG. 1. — Environs de Bard. Echelle: 0 1 2 3 4 5 km

Sur son ordre, on ouvrit toutes les portes pour recevoir les troupes qui suivaient, dont un groupe fut aussitôt poussé à l'ennemi, sur Aoste; et bientôt on entendit le bruit des escarmouches, jusque tard dans la nuit. La garnison resta en attente dans la forteresse; le premier blocus du fort de montagne de Bard était cependant terminé. »

* * *

Lannes a, depuis le 16 mai, l'ordre de Berthier, commandant de l'Armée — rappelons-le — de marcher sur Bard dès que son avant-garde serait rassemblée à Aoste, et cet ordre lui est renouvelé le 17 par le général Dupont, chef d'état-major, alors que ce jour-là Berthier arrive dans cette dernière ville.

Mais ce n'est que le 18 mai que l'avant-garde quitte Aoste. La veille, les Autrichiens, sous les ordres du colonel Rakithvich, ont évacué Villefranche, à 7 km à l'est d'Aoste, et se sont retirés à Châtillon, à 15 km plus en aval, au débouché de la vallée de Valtournanche.

Dans la journée du 18, Lannes se heurte au bataillon autrichien replié sur Châtillon, le bouscule, lui prend 2 canons de 3, et pousse jusqu'à Arnaz — à 4 km de Bard — où l'avant-garde passe la nuit du 18 au 19, fractionnée en deux échelons.

La *division Chabran*, qui a passé le Petit-Saint-Bernard [1], arrive à Aoste. On compte sur son artillerie pour l'attaque de Bard. A 11 heures et demie du soir, Berthier répète à Bonaparte — car il l'oriente avec régularité — que Lannes a l'ordre de s'emparer le 19 mai des hauteurs de Bard.

Et ce jour-là, en effet, le premier échelon de l'avant-garde, le général Watrin avec les brigades Gency et Rivaud, se porte dans la matinée vers le fort de Bard.

2. Le terrain [2]

Nous empruntons sa description à Thiers, bien que les éléments essentiels — fort y compris — n'aient pas changé. On peut s'en rendre compte par les photographies:

« La vallée d'Aoste est parcourue par une rivière qui reçoit toutes les eaux du Saint-Bernard, et qui, sous le nom de Dora Baltea, va les jeter dans le Pô. En approchant de Bard, la vallée se resserre; la route, courant entre le pied des montagnes et le lit de la rivière, devient successivement plus étroite; et enfin un rocher qui semble tombé des hauteurs voisines, au milieu de la vallée, la ferme presque entièrement. La rivière coule alors d'un côté du rocher, la route passe

---

[1] Le gros seulement franchit le Petit-Saint-Bernard, avec deux canons de 4, un de 8, deux de 12 et un obusier. Trois mille hommes d'infanterie faisaient mouvement avec la division Chambarlhac, donc par le Grand-Saint-Bernard.

[2] Voir carte et photos (figures 1-4).

de l'autre.[1] Cette route, bordée de maisons, compose toute la ville de Bard. Sur le sommet du rocher, un fort, imprenable par sa position, quoique mal construit, embrasse de ses feux, à droite[2] le cours de

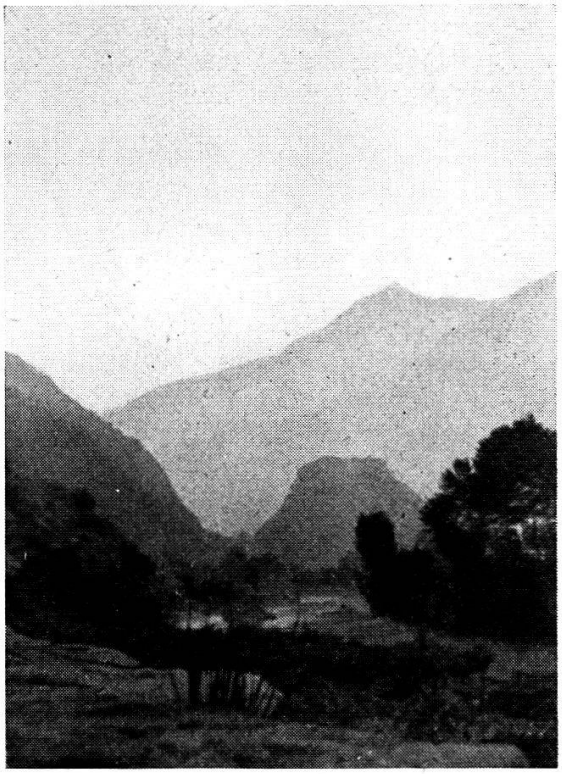

FIG. 2. — Le rocher de Bard et vue générale de la vallée. (Vue prise en arrivant d'Aoste.)

Mft

la Dora-Baltea, à gauche[3] la rue allongée, qui forme la petite ville de Bard. Des ponts-levis fermaient l'entrée et la sortie de cette unique rue. Une garnison peu nombreuse, mais bien commandée, occupait le fort. »

3. Organisation de la défense

Voyons d'abord la garnison dont Thiers vient de nous parler sommairement; nous examinerons ensuite le fort qu'il dit mal construit.

D'après les sources autrichiennes que nous avons mentionnées au début, le capitaine Stockard von Bernkopf avait réoccupé le fort

---

[1] La rivière à l'ouest du rocher, la route à l'est.
[2] A gauche (ouest). Thiers emploie les expressions « droite » et « gauche » par rapport à la direction de l'attaque.
[3] A droite (est).

de Bard avec la 5e « division »[1] du Régiment d'infanterie comte Franz Kinsky N° 47 de la brigade du major-général comte de Briey. Dans la « division » se trouvaient 112 recrues, nouvellement arrivées de l'arrondissement d'enrôlement de Prague, qui étaient destinées à la manœuvre des pièces.

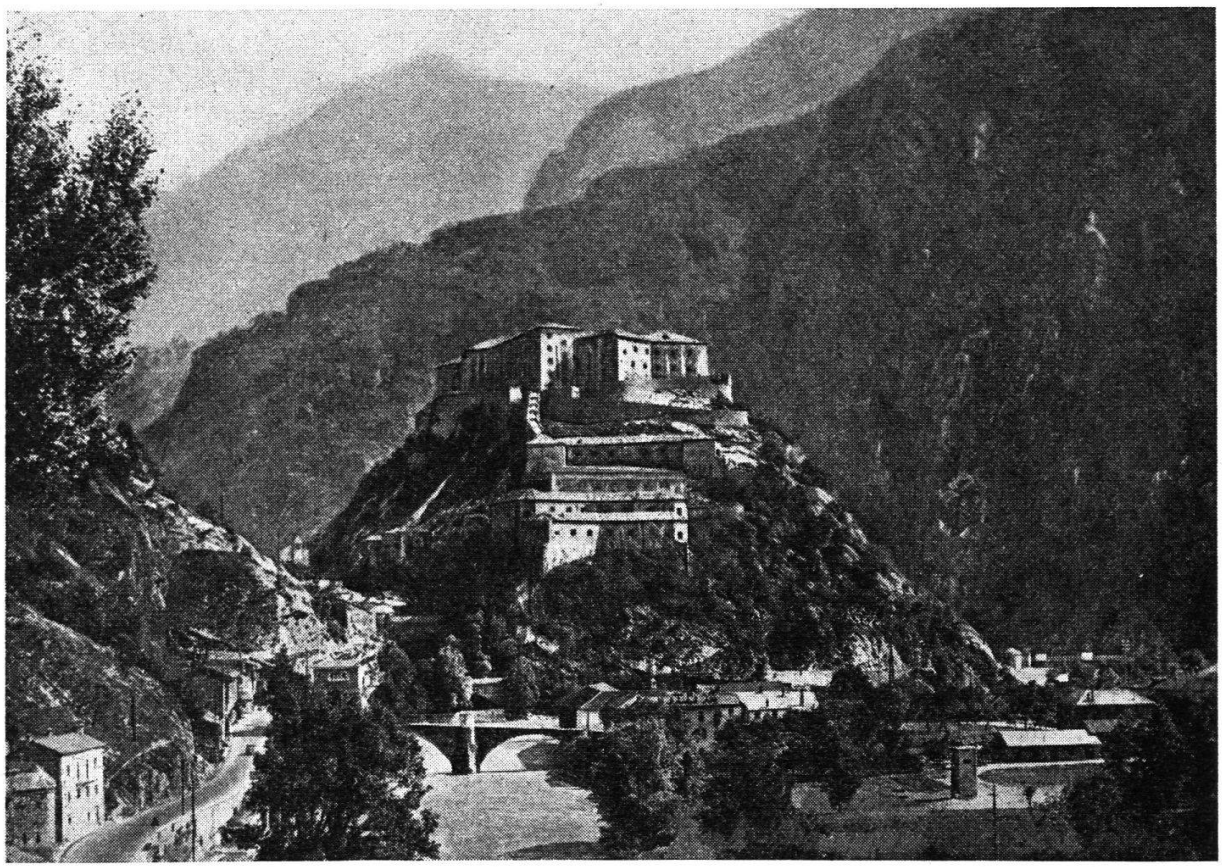

Fig. 3. — Le fort de Bard et la Dora Baltea.

A côté de la « division », la garnison comprenait 50 invalides piémontais, qui étaient chargés des transports, un vieux soldat bombardier, 7 canonniers autrichiens et 35 piémontais; au total, du commandant au dernier tambour, y compris les magasiniers et les femmes (!?), 400 individus.

---

[1] Ne pas confondre avec la division, unité d'armée. Jomini, dans son *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre*, écrit: « Le mot division, employé pour exprimer quatre ou cinq régiments, *comme pour désigner deux pelotons d'un même bataillon*, forme une confusion dans le langage tactique qu'il importerait de faire cesser ». Faut-il ajouter qu'un peloton d'infanterie est le groupement de deux sections? La « division » du capitaine Bernkopf équivalait donc à quatre sections, à une compagnie. Son effectif en fait du reste foi.

L'armement de la forteresse comportait 8 pièces de 16 livres en fer, 8 pièces piémontaises de 4 livres en « métail », 2 obusiers autrichiens de 10 livres et 2 lance-bombes autrichiens de 10 livres en « métail », soit au total 20 pièces.

Quant au fort lui-même, l'*Oestreichische militärische Zeitschrift* de 1822 donne à son sujet les renseignements suivants:

« Il tient complètement sous son feu la grande vallée de la Dora et chacune des coupures qui se trouvent sur ses propres côtés. Cette situation avantageuse rend très difficile à un corps ennemi, qui a fait irruption dans la vallée d'Aoste, la continuation de son avance, particulièrement celle de la cavalerie, de l'artillerie et des ravitaillements. Cependant l'efficacité de ce château se limite au barrage de la vallée. Il ne peut interdire le passage de l'infanterie par les montagnes des alentours, qui sont praticables à cette arme, ni même celui — non sans beaucoup de difficultés — de canons de montagne, bâtés sur mulets, de munitions et de vivres.

» La forteresse est de forme ovale, s'adaptant à celle du rocher dont elle coiffe le pourtour extérieur; elle a 55 toises de longueur sur 32 de largeur[1]. La disposition de ce château et des nombreuses petites tours complémentaires indique qu'il date d'avant l'invention de la poudre. Dans les temps « modernes », la défense a été seulement transformée pour être mise à l'épreuve du canon. Des emplacements de batteries ont été aussi construits sur plusieurs terrasses du rocher.

» Pour assurer les communications entre ces batteries et le château supérieur, des couloirs couverts comportant divers tournants ont été aménagés; ils sont en même temps prévus pour la défense, grâce aux nombreuses embrasures de tir qui y ont été pratiquées et qui battent très bien les pentes du rocher, par le fait même l'assaillant en lui en interdisant l'escalade. Il en résulte que ce château doit être considéré comme complètement à l'abri d'un assaut [2].

» Les batteries et les couloirs de communication sont complètements recouverts de toits en pierres plates à l'épreuve des coups de fusil et d'« arquebuse à deux coups » qui sont à attendre des hauteurs voisines. Ces couloirs de communication se prolongent jusqu'au village dont ils sont toutefois séparés par un pont-levis qui interdit leur accès à l'ennemi.

» A ses deux issues, le village est également fermé par des ponts-levis. A partir de ceux-ci, un mur, tracé sous différents angles et pourvu d'embrasures de tir, court le long du versant de la montagne, afin que les ponts-levis ne puissent être tournés. Le tout constitue une espèce d'ensemble.

» Le château et les batteries sur les terrasses sont construits en pierre friable. Leurs mauvaises murailles n'offrent aucune résistance contre le canon, car elles n'ont que quelques pieds d'épaisseur.

---

[1] La toise autrichienne valait 1,70 m.

[2] Comprendre attaque brusquée, attaque de vive force, par opposition à attaque régulière, siège.

Les couloirs de communication qui, à cause du manque de logements, servent en même temps d'habitation à la garnison, sont seulement construits en maçonnerie de pierres sèches de nature friable. En fait de locaux à l'épreuve des bombes, on ne trouve dans le château que deux magasins à poudre et deux magasins à vivres. Sinon, dans tout le château, hormis quelques logements qui n'étaient pas protégés contre les bombes, pas le moindre abri n'existait.

» A l'exclusion des fossés des ponts-levis, aucune autre coupure n'était préparée plus loin devant le château; il en était de même pour les mines. [1] »

Thiers a donc raison quand il dit que le fort était « mal construit ».

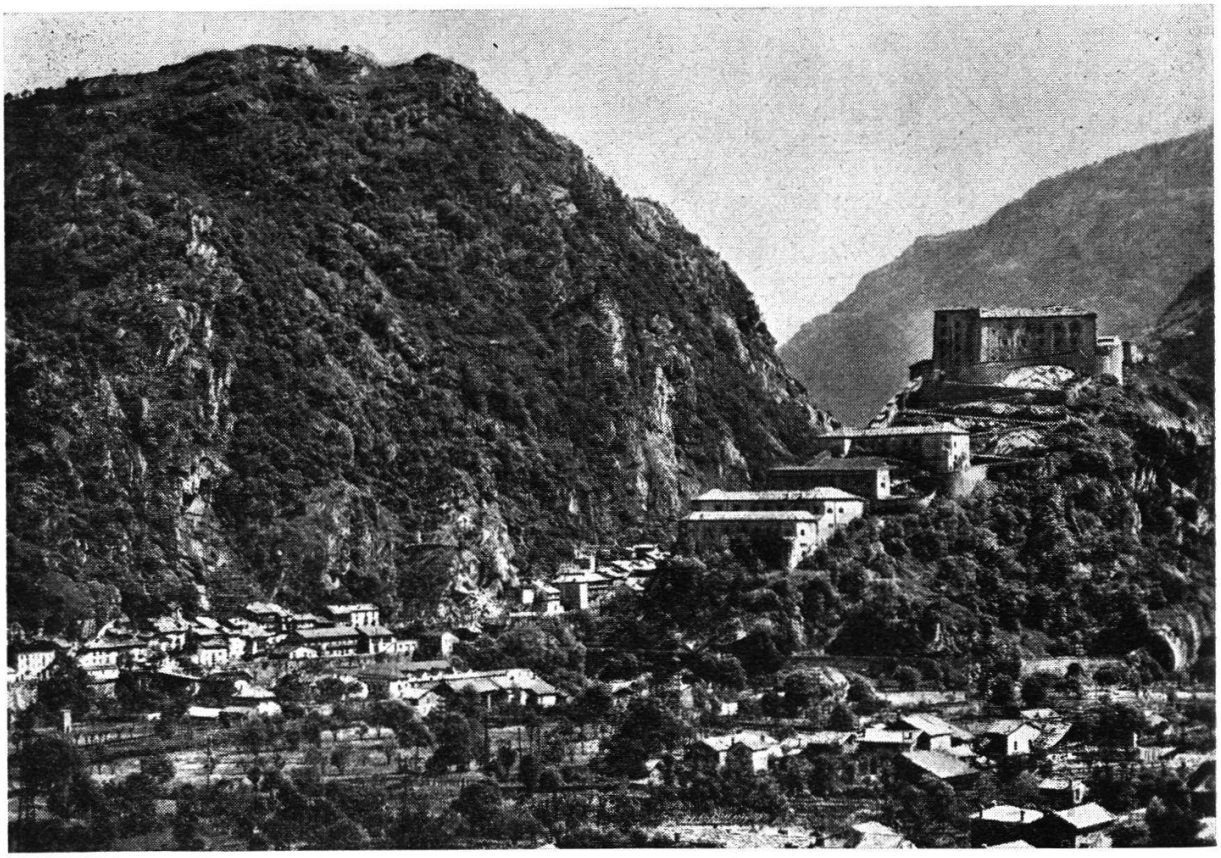

Fig. 4. — La montagne d'Albard, Bard et le fort.

Qu'en savaient les Français?

Dans un rapport présenté au Premier Consul et au général Marescot, chef du génie de l'Armée de réserve, l'ouvrage est décrit en ces termes:

---

[1] Il s'agit évidemment à cette époque de mines improvisées, du genre fougasse.

« ... Cette forteresse a une enceinte de maçonnerie, dont les angles saillants ne sont point flanqués et dont les angles rentrants sont des angles morts. Elle a très peu de capacité; les quartiers et magasins sont d'une construction très faible et elle n'a point de casemates; sa position cependant est telle, qu'une fois gagnées les hauteurs qui la dominent à droite et à gauche, on y est si près que, dans le mois de fructidor dernier, nos grenadiers ont tué à coups de fusil plusieurs canonniers sur leurs pièces [1]. Mais pour s'emparer de ces hauteurs, il faut absolument chasser l'ennemi des retranchements qu'il a construits dans la montagne, sur la rive gauche du fort, à portée de canon, ainsi que des autres placés sur le col de Fenestre, qui protègent les premiers[2]. On ne pourrait attaquer ces retranchements de front, sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; on peut les tourner en passant par les différentes vallées à droite et à gauche, dites de Champorcher, Tournanche, Gressonney et Fontana-Mora. » [3]

A propos de la valeur du fort, l'adjudant général Brossier [4] — dans son journal de la campagne, écrit après le siège — est d'un avis différent, puisqu'il note: « Quoique ces ouvrages soient dominés à droite et à gauche par les montagnes, il est difficile d'y inquiéter l'ennemi, parce que toutes les batteries en sont blindées... ». Il ne s'agit pas évidemment de revêtements métalliques, au sens actuel du mot blindage, mais d'une protection en maçonnerie, en terre, en bois, et comportant une couverture, un « toit » comme l'écrira plus tard Berthier. Nous venons du reste de le voir dans la relation autrichienne.

Malgré ses faiblesses et grâce à sa situation, on peut conclure que la valeur de l'ouvrage avait été sous-estimée par les Français, et les faits ne vont pas tarder à nous le prouver.

4. L'attaque

19 mai 1800

Arrivé devant Bard où tout passage par l'unique route est exclu, le premier échelon de l'avant-garde — les brigades Gency (inf.) et Rivaud (cav.), aux ordres du général Watrin — commence aussitôt le blocus de la place. Quatre compagnies de la 40e demi-brigade

---

[1] Voir page 106.

[2] Nous n'avons rien inventé: les éléments qui sont « sur la rive gauche du fort », c'est la défense extérieure de l'ouvrage. Le col de Fenestre, à 7 km au nord de Bard, permet de passer d'Arnaz (4 km en amont de Bard) à Pont-Saint-Martin (4,5 km en aval de Bard) en tournant le défilé. A ne pas confondre avec le col frontière de Fenêtre, qui aboutit à la Vallée de Bagnes ou avec celui de Fenêtre (Ferret).

[3] « Il se pourrait que ce rapport, sans date ni nom d'auteur, soit du général Herbin, un des brigadiers de la division Chambarlhac », lit-on dans la *Campagne de l'Armée de réserve en 1800*, par le capitaine de Cugnac, éditeur R. Chapelot et Cie, Paris, ouvrage auquel nous faisons de nombreux emprunts.

[4] De l'état-major de Berthier.

déboîtent à droite et escaladent la hauteur qui domine l'ouvrage à l'ouest; quelques éléments se portent sur les hauteurs d'Albard, à l'est du fort et de la ville de Bard.

Le second échelon — général Lannes et brigade Malher — ne tarde pas à rejoindre le premier échelon et le commandant de l'avant-garde grimpe avec la 6e demi-brigade sur les hauteurs d'Albard [1].

Dans la soirée, l'avant-garde au complet [2] — quatre demi-brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie, deux pièces de 3 prises à l'ennemi à Châtillon, une pièce de 8 et un obusier de la division Watrin — s'entasse devant Bard.

* * *

Arrivé le 18 à Aoste, Berthier avait écrit, le 19 à 3 heures du matin, à Bonaparte, qui se trouvait à Martigny, pour lui annoncer le combat victorieux de Châtillon et l'informer que Lannes était parti pour enlever les hauteurs de Bard. « J'y serai moi-même — ajoutait-il — avec l'artillerie, que j'ai fait partir cette nuit, et j'espère que les premières nouvelles que vous recevrez de moi vous apprendront la prise du fort de Bard ».

Aussi, le 19, devait-il être bien déçu quand il a dû faire au Premier Consul le rapport suivant:

« Verrès, le 29 floréal an 8.
(19 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» Je suis arrivé ce matin devant le château de Bard, qui présente un obstacle très réel. Il est situé sur une hauteur d'un accès difficile, fermé de deux enceintes, contenant deux étages de batteries, dont 12 pièces à la première et 5 à la seconde.

» Quant à la hauteur qui le domine [3], on ne peut y mener que de très petites pièces et avec beaucoup de difficultés. J'ai ordonné qu'on y monte cette nuit, sur des mulets, les deux pièces de 3 prises hier à l'ennemi.

» Le chemin qui entre à Bard est, d'un côté, bordé à pic par des rochers, de l'autre, par la rivière, qu'on ne peut pas guéer. Le chemin, qui est sous la protection du fort, est coupé de 3 ponts-levis.

» Demain, je porte la plus grande partie des forces de l'avant-garde sur la hauteur qui domine le fort; je tenterai l'attaque de vive force pour m'emparer de la ville, mais le succès est incertain. Si je ne réussissais pas demain, je me propose de faire passer l'infanterie

---

[1] Voir carte page 107 (fig. 1).
[2] A vrai dire, l'artillerie n'est pas encore là au complet.
[3] Celle d'Albard. Voir carte page 107 (fig. 1).

en avant de Bard, afin de pouvoir vivre. Quant aux pièces, elles ne pourraient suivre qu'après que le château serait à nous.

» Vous ne pouvez vous faire une idée de la misère du peuple.

» Cette position est au point d'exiger une prompte décision sur le sort de l'armée, dans le cas où elle ne pourrait pas passer le château de Bard.

» Dévouement et respect.

» Alex. Berthier. »

* * *

Le 19 mai, du côté autrichien, on signale que quelques compagnies du Régiment Kinsky, de la brigade d'Ivrée, avec un détachement de dragons Lobkowitz, furent engagées aux environs de 1 h. de l'après-midi vers Arnaz, contre l'ennemi qui avançait [1]. Après qu'elles eurent résisté, durant quatre heures, elles se retirèrent sur Pont-Saint-Martin à un signal convenu, sous la protection des canons du fort.

La garnison, qui avait salué l'avant-garde ennemie d'un vif feu d'artillerie, restait dès maintenant livrée à son sort.

A peine l'avant-garde avait-elle pris position, à la chute du jour, sur les hauteurs qui dominent le fort à l'est, que déjà — dit le récit autrichien — un officier français se présentait, porteur d'une demande du général Lannes d'entretien personnel avec le commandant du fort. En présence du refus qui fut immédiatement opposé à cette demande, le parlementaire remit alors la sommation écrite suivante dont il était muni.

« Au Quartier-général de Verrès, le 29 floréal an 8.
(19 mai 1800)

» *Le général de division Lannes, commandant l'avant-garde, au commandant du fort de Bard.*

» Vous êtes cerné, Monsieur, de toutes parts et il ne peut vous rester aucun espoir de sauver le fort dans lequel vous commandez; épargnez donc le sang des hommes pour une résistance inutile. Je connais les braves qui sont sous mes ordres; ils emporteront de vive force vos faibles fortifications. Vous seul alors demeurerez comptable des suites nécessairement terribles d'un refus auquel je ne peux croire.

» Je suis avec considération,

» Lannes. »

---

[1] On ne parle pas de ce combat dans la documentation française que nous avons eue à disposition, pas plus que des autres événements du 19 mai dont le récit suit.

C'était là du chantage, car le commandant de l'avant-garde française ne croyait certainement pas que les braves qu'il commandait emporteraient le fort sans difficultés, pas plus qu'il n'avait cru que le commandant de l'ouvrage lui accorderait l'entretien qu'il demandait, puisqu'il avait déjà muni le parlementaire d'une sommation écrite à remettre en cas de refus. Il essayait d'intimider le capitaine von Stockard et c'était évidemment de bonne guerre. Mais le commandant du fort donna la réponse écrite suivante, pleine d'humour:

« Monsieur le général ne paraît pas être exactement renseigné sur le pays quand il déclare que je suis complètement encerclé. Je puis passer la montagne de Borzil et celle de Carnone et la vallée de Champorcher [1], parce qu'elles ne sont justement pas encore occupées par vos troupes. D'autre part, je dois remarquer qu'aucune fortification n'est aussi promptement rendue, sans avoir été auparavant attaquée, à moins que ce soit pour un motif politique, ce qui n'est pas le cas ici, et j'ai tout à fait l'intention de résister le plus possible.

» En ce qui concerne vos braves, je les connais, mais en même temps je ne méconnais pas les miens.

» Eu égard aux suites redoutables d'une réponse négative, je veux en prendre la responsabilité, car je dois vraiment, contrairement à ce que vous croyez, vous la donner.

» Je vous prie, Monsieur le général, de croire à ma haute considération.

» Bard, le 19 mai 1800.

» Josef Stockard von Bernkopf
Capitaine, commandant. »

* * *

Pour en terminer avec la journée du 19 mai, revenons à l'*Armée de réserve*. Nous connaissons les intentions du commandant de l'armée quant à l'avant-garde, et les ordres qu'il lui donne sont conformes à ces intentions. Mais le gros continue son mouvement et il convient de préciser, même sommairement, sa situation ce jour-là:

La *division Boudet*, qui a passé le Grand-Saint-Bernard le 17, quitte Aoste à 7 h. (le 19) et atteint Arnaz.

La *division Loison*, qui a passé le Grand-Saint-Bernard le 18, cantonne vers Aoste tandis que son artillerie franchit encore le col.

La *division Chambarlhac* atteint l'hospice avec sa première demi-brigade.

Plus en arrière, le mouvement se poursuit normalement; le *gros de la cavalerie* quitte Lausanne.

La *division Chabran*, qui, rappelons-le, a franchi le Petit-Saint-Bernard, est toujours à l'ouest d'Aoste. Elle garde les débouchés de la vallée de Champorcher.

---

[1] A l'ouest de Bard.

Du côté autrichien, il suffira de savoir que le général De Briey est installé défensivement vers Montestrutto (11 km SE Bard), avec une partie du Régiment Franz Kinsky et 1 bataillon Michael Wallis, et qu'il cherche la liaison avec le fort de Bard.

Telle est la *situation générale le 19 mai 1800.*

20 mai 1800

L'avant-garde française déborde Bard par le sentier d'Albard. Les quatre compagnies qui étaient sur la hauteur de la rive droite rejoignent le gros de l'avant-garde qui pousse sur Donnaz et Pont-Saint-Martin où « il débusque — ce sont les termes d'un rapport du général Watrin — le général autrichien De Briey qui y était avec le régiment de Kinsky, un régiment de Savoie, des Croates, deux pièces de canon et deux escadrons de hussards » [1].

La division Boudet se porte d'Arnaz à Bard et est chargée de l'investissement de la place.

Le général Marescot, chef du génie de l'Armée de réserve, prévient le général Dupont, chef d'état-major, que l'on a construit une batterie à trois embrasures « sur la hauteur à gauche du fort » et il « l'engage à donner l'ordre de faire armer de suite la dite batterie, qui est disposée de manière à prendre en rouage [2] les deux principales batteries du fort ».

Le chef d'état-major ordonne alors la levée d'une « brigade de paysans » pour aider la troupe au transport des pièces de 3 sur la montagne. Il affecte une somme de 1200 francs pour « animer ce travail » et insiste sur son extrême urgence.

* * *

Ce jour-là Berthier écrit de Verrès à Bonaparte qu'il atteindra à Etroubles.

Bien que le rapport du commandant en chef de l'armée de réserve ne corresponde pas, en ce qui concerne les troupes, à leur situation exacte — et nous le relèverons au passage — il faut le reproduire en entier car il donne l'ambiance assez pessimiste qui régnait, sous Bard, dans le camp français et il contient surtout une appréciation de la situation.

« Verrès, le 30 floréal an 8.
(20 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» Le château de Bard est un obstacle plus conséquent que nous ne le croyions, puisqu'il est impossible de faire passer l'artillerie

[1] Il ne peut s'agir que d'éléments retardateurs laissés par De Briey, puisque ce dernier était avec son gros à Montestrutto (voir plus haut). On voit par là comment on pourrait prêter crédit à une étude tactico-historique qui serait faite dans un seul parti.

[2] Sic. Le général Marescot veut dire probablement: disposée de manière à prendre *à revers* les deux principales batteries.

tant que l'on n'en sera pas maître. Quant à l'infanterie et à la cavalerie, elles peuvent tourner le château en prenant un chemin de mulets, qui va d'Arnaz à Perloz.

» Le général Lannes occupe les hauteurs, entre Arnaz et Perloz, qui dominent Bard; il doit avoir une partie de sa division à Donnas et Saint-Martin [1].

» On est occupé à monter sur la montagne les deux pièces de 3 que nous avons prises à l'ennemi; nos pièces de 4 et obusiers sur affûts-traineaux ne sont pas encore arrivés; j'ai expédié ordres sur ordres.

» Si je n'étais pas maître du château de Bard le 3, je me trouverais fort embarrassé, n'ayant, à la rigueur, de subsistances que jusqu'au 4 [2].

» Il ne resterait de parti à prendre que celui de faire passer la troupe, infanterie et cavalerie, pour faire une jonction avec le général Turreau [3], laissant ce qu'il faudrait de troupes pour bloquer Bard et continuer à le canonner. Je sens que cette opération aurait bien quelque inconvénient, si l'ennemi était en force très supérieure, ne pouvant pas recevoir notre artillerie ni les munitions qui viennent en arrière.

» Le second parti serait un mouvement rétrograde, auquel nous ne devons penser, tant pour les inconvénients qu'il aurait sur le moral que par la difficulté de l'exécution.

» La position dans laquelle nous nous trouvons est tellement essentielle aux intérêts de la République, que je désire avoir vos ordres sur ce que je devrai faire si le château de Bard n'est pas pris le 3. Il est bien cruel que les pièces sur affûts-traîneaux n'aient pas été les premières qu'on m'ait fait passer, comme je l'avais demandé.

» Croyez que nous allons tout faire pour avoir ce maudit château; mais les vivres sont, pour le moment, un obstacle terrible à vaincre.

» Si cette lettre vous arrive dans un endroit où vous puissiez donner des ordres pour qu'il nous arrive du biscuit, rien n'est plus pressant; car la vallée est dépourvue de tout, surtout près de Bard, où elle est très resserrée et sans culture.

» Demain, je porterai toute la division Lannes sur Saint-Martin [4] et celle de Boudet sur les hauteurs, entre Arnaz et Donnas, qui dominent Bard; la division Loison sera à Arnaz, devant Bard.

---

[1] Les Français parlent de Donnas et de Saint-Martin. La carte actuelle orthographie ces noms « Donnaz » et « Pont S. Martin ». (Voir page 107.)

[2] Faut-il rappeler qu'à cette époque une armée vivait en grande partie sur le pays?

[3] Le général Turreau, avec 2300 hommes environ, aile gauche de l'Armée d'Italie, devait se porter, de Briançon et du Mont-Cenis, sur Suze, puis sur Ivrée en « passant le plus loin possible de Turin », c'est-à-dire par le nord de cette ville.

[4] Berthier est mal renseigné. L'infanterie de l'avant-garde de Lannes était déjà en aval de Bard, qu'elle avait débordé par les hauts.

» Nous n'avons ici qu'un vieux capitaine d'artillerie et aucun moyen de faire des batteries [1]. Il faudrait que le général Marmont [2] envoyât au moins un officier supérieur; je le lui ai demandé.

» Attachement et respect.

» Alex. Berthier. »

Et le commandant en chef de l'Armée fait réclamer, par son chef d'état-major, deux pièces de 4 et un obusier qui sont partis de Bourg-Saint-Pierre le 17. En outre, il lui donne l'ordre de faire rassembler toutes les échelles que l'on pourra trouver à Verrès et dans les environs. « Il faut aussi que les sapeurs [3] se mettent sur le champ à en faire. Je voudrais — dit-il — les avoir à 3 heures ».

D'autre part, il fait sommer, par son chef d'état-major, le commandant du fort de Bard de se rendre [4]:

« Verrès, le 30 floréal an 8.
(20 mai 1800)

» Monsieur le Commandant,

» Le général en chef me charge de vous sommer de lui rendre le fort de Bard. Vous êtes investi de tous côtés; l'avant-garde de l'armée se porte en ce moment sur Ivrée et une partie de l'artillerie est en batterie contre le fort.

» L'humanité oblige le général en chef à vous faire cette sommation, pour éviter une effusion de sang inutile. Vous devenez responsable des événements.

» Je vous salue, Monsieur le Commandant.

» Dupont. »

A cette sommation faite, dit la relation autrichienne, dans l'après-midi du 20, le capitaine von Stockard donne la réponse écrite suivante [5], dans un style qui lui est bien particulier.

« Monsieur le général,

» On me somme aujourd'hui, pour la seconde fois, de vous rendre ce (sic) château fortifié de Bard et on allègue comme motif que je suis complètement encerclé, ce que je ne puis maintenant nier.

» J'ai vu que des canons sont mis en batterie contre ce château-fort de montagne et je sais répondre avec nos canons.

---

[1] Comprendre: emplacements de batteries en fortification de campagne.
[2] Chef d'artillerie de l'Armée de réserve, commandant de l'artillerie.
[3] Sapeurs des demi-brigades d'infanterie.
[4] C'est la deuxième sommation.
[5] Cette lettre de Stockard, assez difficile à traduire, est résumée dans les sources françaises de la manière suivante: « le commandant du fort répondit par une décharge de mitraille de ses batteries et par la déclaration qu'il connaissait aussi bien les moyens de se maintenir que l'importance de son poste ».

» En ce qui concerne la troupe, je saurai prendre dans chaque cas mes dispositions et, tout considéré, je déclare par la présente que je ne puis accepter la sommation de vous rendre le château de montagne, et que j'ai vraiment l'intention de poursuivre ma carrière militaire dans cette défense.

» Je vous prie, Monsieur le général, de croire à ma haute considération.

Bard, le 20 mai 1800

» Josef Stockard von Bernkopf
» Capitaine, commandant. »

Après cette deuxième réponse négative — dit la relation autrichienne — les Français ouvrirent aussitôt un vif feu, avec les canons mis en batterie, sur tous les points du fort qui font face du côté d'Aoste. Mais les pièces de la forteresse répondirent si énergiquement et avec un si bon résultat, que les ennemis suspendirent le feu et retirèrent leurs canons.

En présence de cette situation, Berthier, de moins en moins rassuré, écrivit, pour la seconde fois ce même jour, à Bonaparte.

« Verrès, le 30 floréal an 8.
(20 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» Le château de Bard, par sa position et par lui-même, est hors de toute attaque de vive force.

» Il faut du canon pour culbuter ses batteries et pour se faire un passage. J'ai fait placer deux pièces de 8, qui ont canonné toute la matinée, mais sans effets réels [1].

» J'ai fait sommer deux fois le commandant, qui m'a paru décidé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité. Je donne, en conséquence, l'ordre au général Marescot [2] de faire toutes les dispositions pour la prise de ce fort, qui ne peut avoir lieu que par des batteries établies sur les hauteurs qui dominent.

» J'ai pensé, comme vous, qu'il était nécessaire de faire passer une partie de l'armée en avant [3]. J'avais déjà donné l'ordre au général Lannes de se mettre en mouvement. Il est à Saint-Martin et le général Boudet sera à Donnas. Je sens combien les moments sont pressants, et la nécessité de présenter des forces en Italie, afin d'opérer la diversion si nécessaire en faveur de Masséna.

. . . . . .

[1] Il s'agit des premiers emplacements de la « batterie basse » qu'on va construire à droite et à gauche de la route (et même sur la rive droite de la Dora Baltea) à une distance de 300 à 400 m du fort.

[2] Chef du génie de l'Armée de réserve.

[3] Il se réfère à une lettre que le Premier Consul lui a écrite de Martigny, pour l'informer de la situation générale, et dans laquelle il lui ordonne de pousser l'avant-garde entre Ivrée et le fort « si le fort de Bard tenait plus que nous ne pensons ».

» Le chemin par lequel je tourne le château de Bard est très difficile, même pour l'infanterie. Cependant je risque d'y faire passer les deux régiments de troupes à cheval de l'avant-garde.

» Depuis hier, on est occupé à y traîner à bras trois pièces de 4, destinées à battre le fort, mais elles sont encore à moitié chemin de la montagne.

» Vous ne pouvez pas vous faire une idée des difficultés de tout genre que nous rencontrons.

» L'objet qui m'embarrasse le plus est celui des cartouches; si nous avions une ou deux affaires vers Ivrée, nous n'aurions plus de moyens de remplacement.

» Quant à du canon, nous tâcherons d'en prendre.

» La position où se trouve l'armée mérite toute votre attention.

» J'ai cru devoir vous réexpédier votre courrier.

» Dévouement et respect.

» Alex. Berthier. »

Le jour même encore, Bonaparte, qui a passé le Grand-Saint-Bernard, répond d'Etroubles à Berthier (extraits de sa lettre):

« Je reçois à l'instant votre courrier, citoyen Général.

. . . . . .

» Je désire que vous m'envoyiez à Aoste un itinéraire très détaillé sur le détour qu'il faut faire à cause du château de Bard, le temps et la nature des communications.

» Choisissez, au débouché de la plaine, de bonnes positions que puisse prendre l'armée qui couvrira le siège de Bard, et où elle puisse recevoir le combat de l'armée ennemie.

. . . . . .

» Ordonnez tout de suite qu'une partie des sapeurs, avec la plus grande quantité de paysans qu'on pourra ramasser, travaille à raccommoder le nouveau chemin, qui devient celui de la communication de l'armée; il faudrait qu'il fût bien mauvais, s'il l'était plus que le Saint-Bernard [1], où nous avons passé une partie de notre artillerie; avec de la peine et du temps, on surmonte bien des obstacles.

» Faites courir vos ingénieurs et vos adjudants généraux pour connaître le système du pays entre Bard et Ivrée.

. . . . . .

» Ainsi, je crois qu'il faut faire travailler au nouveau chemin, faire faire de fortes et nombreuses reconnaissances.

» Dès l'instant que votre artillerie sera prête, commencez à sommer le château de Bard.

» Je vous salue

» Bonaparte. »

---

[1] C'était bien le cas; nous le savons déjà.

Berthier, nous l'avons vu, avait déjà pris, de sa propre initiative, les mesures que lui ordonne le Premier Consul.

* * *

Ce jour-là, la garnison de Bard a la certitude que l'investissement de la place est complet, mais il diffère de celui de l'année précédente en ce sens qu'il est effectué par des effectifs beaucoup plus considérables.

21 mai 1800

L'avant-garde française a débordé Bard par le chemin d'Albard. Trois pièces de 4 sont en cours de transport sur la hauteur d'Albard — à dos d'hommes — et il faudra plus de trente heures pour qu'elles parviennent au seul endroit d'où l'on puisse battre le fort avec avantage.

« Demain avant le jour [1] — écrit Berthier au Premier Consul [2] — je me propose de tenter une attaque de vive force; j'ai fait préparer des échelles.

» Si nous ne réussissons pas à ouvrir le passage, il faudra suivre le siège en règle, dont se chargera le général Marescot [3], avec une partie de la division Chabran. Dans cette position, je passerais avec la division Chambarlhac et celle de Loison (...). Il faut que je marche pour vivre; mais je n'aurai avec moi que 50 cartouches par homme et environ 90 000 que je tâcherai de faire suivre.

» Vous sentez trop bien la position dans laquelle je me trouve par la résistance du fort de Bard, sans vivres et très peu de munitions, pour que je vous fasse connaître les peines et les inquiétudes que j'éprouve.

. . . . . .

» Je désire bien vivement avoir de vos nouvelles demain [1] au soir, afin de prendre un parti qui soit conforme à vos idées, dans la position très délicate où se trouve l'armée dont j'ai le commandement. »

Entre temps « l'obusier » de la division Watrin et « celui » de la division Chabran étaient finalement arrivés, et c'est le général Boudet, dont la division est encore près de Bard, qui, dans la nuit du 20 au 21, fait préparer un emplacement de batterie, dans la vallée, à la sortie nord du village. Mais le temps manque pour y installer les pièces avant le jour et bien que considérant la chose comme possible à ce

---

[1] 22 mai.
[2] Lettre datée de Verrès, le 21 mai 1800 à 8 h. du matin.
[3] Chef du génie de l'armée, rappelons-le.

moment-là, le général Boudet n'a pas voulu, sans ordre exprès, « exposer les pièces à être démontées »!

Et tandis que Lannes réclame au commandant de l'armée de l'artillerie pour son avant-garde — « vous savez — dit-il — que sans artillerie on ne peut faire grand chose » — Berthier désigne le commandant de l'artillerie de la division Watrin comme commandant de l'artillerie du siège, « s'il n'y a point d'officiers supérieurs d'artillerie d'arrivés ».

Marescot, pressenti, fut d'avis de mettre encore une batterie sur la rive droite de la Dora, afin de croiser tous les feux.

Le général Berthier exprime son intention pour le lendemain 22 — dans une lettre [1] à son chef d'état-major, le général Dupont rappelons-le — dans les termes suivants: « Prévenez le général Marescot que mon intention est d'attaquer le château de Bard demain à la pointe du jour, avec tous les moyens d'artillerie dont nous pourrons disposer, et en même temps escalader la ville et le fort, s'il est possible. Ordonnez-lui de faire des dispositions en conséquence; il me rendra compte du résultat des reconnaissances qu'il aura faites et de ses projets, à midi chez lui à Arnaz. Là, nous arrêterons le plan d'attaque. »

Avant d'aborder le plan dans son essence, voyons d'abord un nouveau rapport — car en fait ces lettres sont des rapports — que le commandant de l'armée envoie au Premier Consul. Il nous donnera déjà une idée de la manœuvre que va « monter » Berthier et il faut le reproduire in extenso.

« Verrès, le 1er prairial an 8.
(21 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» J'étais sur les hauteurs d'Albard, pour y voir la batterie que j'y fais placer pour dominer le fort, lorsque votre courrier m'a remis votre lettre du 30.

» Déjà une des pièces de 3 est arrivée et j'espère que les deux autres arriveront cette nuit. Il est impossible de se faire une idée des escarpements à travers lesquels les soldats sont parvenus à traîner les pièces pendant soixante heures.

» J'aurai demain en batterie une pièce de 3 et deux de 4 sur la hauteur, trois obusiers et trois [2] pièces de 8, placées sur le chemin, qui tireront sur les batteries du fort de bas en haut.

» Je compte commencer le feu demain vers 6 heures du matin. Après avoir tiré deux heures, je ferai pour la troisième fois sommer le commandant. S'il ne rend pas le fort, je tenterai un assaut qui n'est pas sans grandes difficultés, car la rivière Dora et les rochers défendent plus la place que les ouvrages.

---

[1] Datée de Verrès, le 1er prairial an 8 (21 mai 1800).
[2] Ou 2. Dans le rapport de Berthier, les deux chiffres sont superposés.

» La communication dont je me sers pour tourner le château de Bard, n'est qu'un sentier à peine praticable pour des gens de pied, à travers les rochers et les précipices.

» La première part d'environ 200 toises [1] de la place; on gravit près de deux heures pour arriver à Albard, d'où l'on domine le fort. On redescend par un chemin assez bon pour arriver en deux heures à Donnas, où l'on retrouve la grande route de Bard à Ivrée.

» La deuxième communication part du village d'Arnaz, qui est à une lieue de Bard. On gravit cinq heures pour arriver au col de la Cou; de là on redescend sur Donnas en quatre heures. Ce sentier par lequel j'ai fait monter les petites pièces et par lequel j'ai risqué de faire passer la cavalerie est si effrayant que les gens du pays même n'osent pas y faire passer les mulets. J'espère cependant que la cavalerie s'en tirera; j'en attends ce soir des nouvelles.

» Un troisième passage qu'a pris une colonne commandée par le général Malher, part de Verrès, va à Challant, remonte au col de Fenestre [2] et redescend à Perloz. On marche pendant quinze heures, dont deux dans la neige.

» Enfin une quatrième communication, que les gens du pays annoncent être la meilleure, part de Verrès, passe à Challant, Brusson, Gressoney, et revient à Fontana-Mora; il y a trois jours de marche.

» Telles sont nos communications [3].

» Vous savez que l'avant-garde et la division Boudet sont à Saint-Martin. Je leur avais donné les instructions conformes à vos désirs [4]. Mais il m'est impossible de leur faire passer d'artillerie, il faudrait faire démonter des pièces de 3 et je n'en ai pas dans ce moment [5].

» Quant à toutes les communications dont je viens de vous parler, le Mont-Saint-Bernard doit être regardé comme une grande route de poste.

» Je joins ici une lettre que je reçois du général Lannes [6].

» J'ai fait préparer 150 échelles pour l'assaut, mais la grande difficulté est de pouvoir s'en servir à cause de la localité.

» Je pense que jusqu'à nouvel ordre il est inutile de faire passer de nouvelles troupes du côté d'Ivrée, où il y a déjà deux divisions et la cavalerie.

» Dévouement et respect.

» Alex. Berthier. »

Chaque commentaire paraît superflu. Il fallait laisser Berthier s'exprimer; toute description, toute appréciation ne pourrait avoir

---

[1] La toise française valait 1,949 m. Deux cent toises représentent donc 390 m.

[2] Voir note 2, page 113.

[3] Réponse à la demande de Bonaparte de la veille.

[4] Nous le savions, page 120.

[5] Comprendre: de disponibles.

[6] Il s'agit de la lettre dont il est parlé page 123.

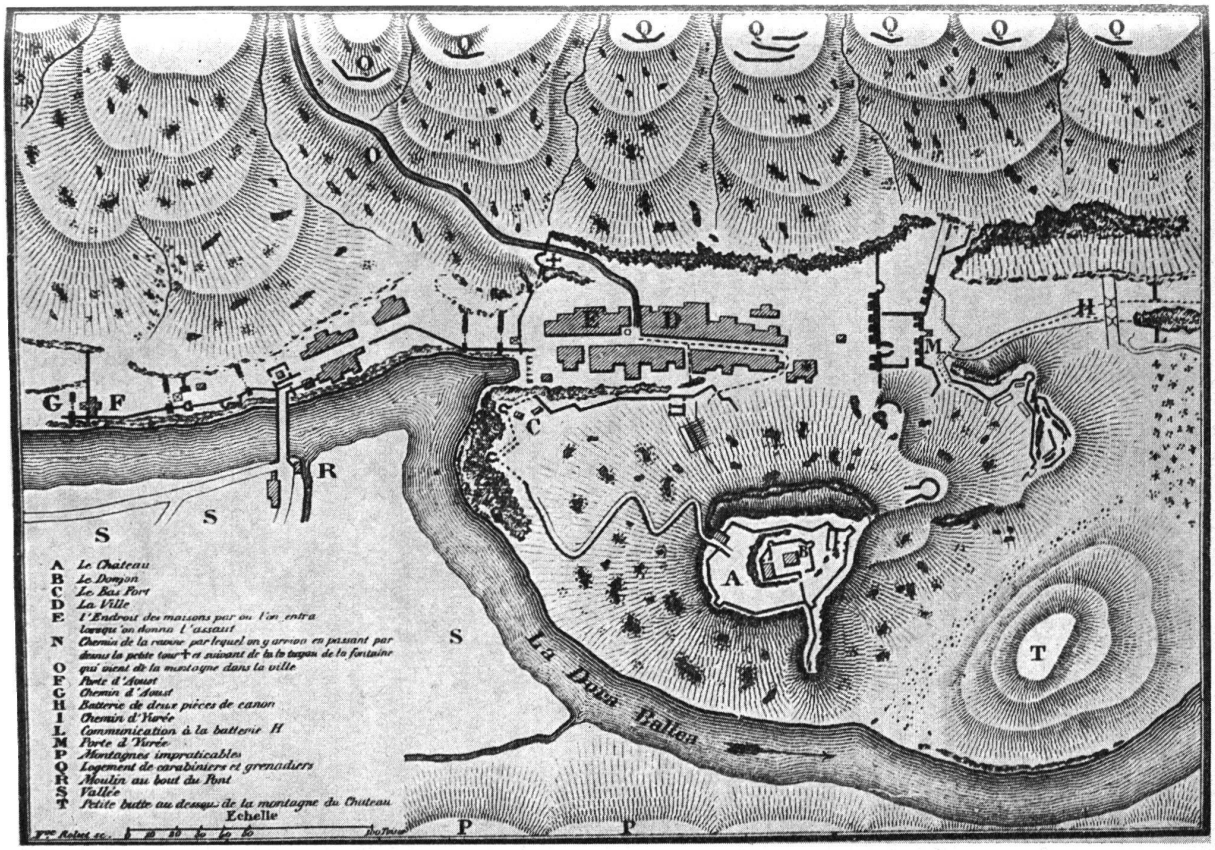

FIG. 5. — Plan de la ville et du château de Bard en 1800.

la même valeur, la même puissance que son texte rédigé, et fort bien, dans le feu de l'action. Dans cette étude, on laissera le plus souvent possible parler les acteurs, puisque nous avons la chance de pouvoir le faire.

Bonaparte répond à Berthier, d'Aoste le 21 mai, en exposant son point de vue sur la situation et en faisant part de renseignements qu'il a obtenus de son côté sur les communications qui permettent de tourner Bard. Il se montre optimiste et, tout en se bornant surtout à donner des conseils, il dit notamment que « tous les jours l'artillerie va s'augmenter, et (que) si le Saint-Bernard ne nous a pas arrêtés, une montagne de second ordre ne mettra pas un obstacle insurmontable à notre marche... Les gens les plus éclairés d'ici pensent que si une trentaine d'obus tombaient dans le fort, que si la batterie d'Albard jouait avec quelque activité et que l'on eût des échelles pour tenter l'assaut, surtout du côté de Saint-Martin, le fort de Bard serait enlevé... ». Bonaparte est artilleur: quelques coups de canon, des échelles, et le fort est pris...

Avant que cette lettre ne lui parvienne — elle ne changerait rien au fait qu'il faut prendre le fort — le commandant de l'armée a déjà donné ses ordres pour l'attaque.

L'ancien maréchal de camp de l'armée royale, qui va se rendre plus tard indispensable comme chef d'état-major, ne laisse rien au hasard. Son ordre nous montrera que le XXe siècle n'a rien inventé quant au mécanisme d'une attaque ou d'un coup de main[1]. Il faut le reproduire au complet avec un complément.

« *Alex. Berthier, général en chef de l'armée de réserve, au général Dupont.*

» Verrès, le 1er prairial an 8.
(21 mai 1800)

» Donnez l'ordre au général Boudet [2] pour que trois compagnies de grenadiers commandées par un officier supérieur soient mises à la disposition d'un officier du génie, que désignera le général Marescot, pour s'emparer ce soir de la ville de Bard.

» Aussitôt entrés dans la ville, une partie se logera [3] dans les maisons qui avoisinent la porte du fort.

» Vingt-cinq hommes se porteront aux portes de la ville pour les ouvrir et baisser les ponts-levis.

---

[1] La préparation de l'attaque ultérieure nous le montrera encore mieux.

[2] Il faut lire « donnez l'ordre au général Loison ». Il est admis qu'il s'agit d'un lapsus. La division Boudet était à Saint-Martin et, non orientée, ses éléments arrière accueillirent à coups de fusil les grenadiers amis qui avaient traversé Bard.

[3] Comprendre: « occuper ». On retrouvera plus loin cet emploi du terme « loger ».

» Une autre petite colonne, descendra sur le chemin entre la ville et le pont-levis de l'avancée, pour baisser le pont-levis et ouvrir cette dernière porte de ce côté.

» Chaque colonne aura 10 sapeurs avec des haches, des pinces et des crochets.

» Le général Loison tiendra en réserve 300 à 400 hommes, dans le cas que l'ennemi cherchât à faire une sortie sur les grenadiers qui sont dans la ville, ce qui n'est pas présumable.

» Les grenadiers qui seront dans la ville, après avoir ouvert toutes les communications tant du côté d'Ivrée que du côté d'Aoste, auront soin de s'y loger dans des maisons qu'ils créneleront.

» Le commandant de l'artillerie ne fera tirer les pièces de 8 et les obusiers, que lorsque les pièces de 4 de la batterie d'Albard auront commencé leurs feux, ce qu'elles feront à 7 heures du matin ou à l'instant qu'elles seront prêtes.

» Les officiers des différentes batteries sont prévenus qu'ils ne doivent tirer que 12 coups par pièce pendant une heure; après quoi je ferai sommer le fort. Suivant la réponse, je ferai recommencer le feu des pièces de 8 et des obusiers, et celles de 4 continueront à tirer jusqu'à ce que je fasse cesser le feu des pièces de 8 et des obusiers.

» Demain dans la matinée je donnerai les ordres pour l'assaut.

» Ordonnez qu'un officier des ponts et chaussées, ayant à ses ordres une centaine de paysans et 25 sapeurs, raccommodent le chemin par lequel l'infanterie monte à Albard et par lequel nous sommes venus ce soir, de manière à ce qu'un [1] cheval puisse y passer. Il faut requérir 100 paysans avec des hottes, pour porter demain matin des cartouches au général Lannes à Saint-Martin.

» Le citoyen Pernety, qui vient d'arriver, commandera toute l'artillerie du siège et se concertera avec le général Marescot.

» Le général Loison cherchera à bien faire reconnaître la place par un général de brigade et quelques officiers supérieurs, qui devront commander, si je me détermine à attaquer le fort de vive force. Une fois maître de la ville, le côté d'Ivrée me paraît le plus accessible.

» Alex. Berthier. »

« *Alex. Berthier, général en chef de l'armée de réserve, au chef de l'état-major.*

» Verrès, le 1er prairial an 8.
(21 mai 1800)

» Mettez dans l'instruction que la batterie d'Albard tirera, savoir: deux pièces de 4 sur la seconde batterie couverte faite en terre, de manière à abattre tous les toits et à découvrir tous les canonniers;

---

[1] Sic! Cette faute de syntaxe est de Berthier! Il la répétera plus loin. Et d'autres avec lui.

la pièce de 3 servira à éteindre les feux de l'ennemi qui inquiéteraient la batterie.

» Les pièces de 8 et les obusiers tireront, savoir: un obusier et une pièce de 8 sur la seconde batterie; le reste sur la première, de manière à abattre les toits et à démonter les pièces.

» Il faut recommander de ne pas tirer dans la ville, que nos troupes doivent occuper.

» On recommandera aux canonniers de tirer lentement et de bien ajuster.

» Alex. Berthier. »

C'est la 58e demi-brigade qui fournit les éléments chargés de ce coup de main, aux ordres du général de brigade Gobert.

Un détachement gravit d'abord les pentes du versant est de la vallée, pour descendre ensuite le long du ravin où passe la conduite d'eau de la fontaine [1], sapeurs et canonniers en tête.

A minuit, toutes les colonnes marchent en silence, atteignent les premières palissades, les démolissent — en présence du général Dupont, chef d'état-major de l'armée, qui leur prête la main — mais sont arrêtées, faute d'outils pour scier le pont-levis.

Arrivent les sapeurs qui ont passé par les hauts et débordé la porte d'Aoste; le pont-levis est abattu. Les grenadiers se précipitent, s'emparent, malgré les feux du défenseur, de la haute et de la basse-ville et baissent les ponts-levis du côté d'Ivrée. Quelques éléments, emportés par leur ardeur, poussent même jusqu'à Donnaz où, dans la nuit, ils se fusillent avec les postes de la division Boudet; deux officiers sapeurs sont atteints.

L'ennemi qui tenait la localité s'est retiré en désordre dans le château, d'où il fait pleuvoir un feu nourri sur les assaillants qui s'abritent dans les maisons.

Mais voyons ce que disent les Autrichiens de cette affaire, car jusqu'à présent nous nous en sommes tenu aux sources françaises.

* * *

Vers le soir (du 21) les quelques « piquets » qui se trouvaient dans l'agglomération inférieure, et qui, par le fait même, pouvaient facilement être coupés, furent ramenés au fort.

Le 22, l'ennemi poussa, avant le lever du jour, sur la partie basse de la localité et il réussit — avec 4 compagnies de grenadiers et après avoir éprouvé des pertes sensibles — à faire sauter les portes et les barrières, puis à s'emparer de Bard-inférieur. Son objectif principal était de s'assurer le seul passage, et, par ce moyen, de permettre la continuation du mouvement de la cavalerie et de l'artillerie, car

---

[1] Voir plan de la ville et du château de Bard qui date de l'époque de la campagne (fig. 5, page 125).

sans lui la première devait continuer à emprunter le chemin du col de la Cou [1] qui, très vite, devenait impraticable.

Vu le danger menaçant, la troupe était divisée maintenant en deux détachements, dont, alternativement, l'un se trouvait de service aux emplacements de tir, tandis que l'autre constituait la réserve. Chandelles, flambeaux, mèches, projectiles éclairants, grenades, tas de bois et de pierres furent répartis dans les couloirs et chemins couverts de communication, et, à côté de chacun de ces dépôts, des hommes, auxquels avait été donnée une instruction exacte sur leur utilisation, étaient prêts à les employer.

22 mai 1800

Les événements de la nuit précédente ayant déjà été exposés, nous en arrivons à la journée même du 22. Cependant, il s'agit encore d'une activité de la nuit, puisque le rapport (la lettre) que Berthier envoie à Bonaparte sur la prise de la localité de Bard est daté de 3 heures du matin.

« Verrès, le 2 prairial an 8, 3 heures du matin.
(22 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» J'ai fait entrer cette nuit dans la ville de Bard quatre compagnies de grenadiers, qui en ont enfoncé les portes et baissé les ponts-levis. On s'y est introduit par les rochers.

» Je suis donc maître du grand chemin, mais sous le feu des batteries de la place.

» Je vais faire canonner pendant une heure; je ferai sommer le château, et si l'on se refuse à me le rendre, je donnerai l'assaut. J'ai déjà beaucoup d'échelles dans la ville.

» Si l'assaut ne réussissait pas, nous pourrions tenter de faire passer dans la nuit l'artillerie et les cartouches, dont a besoin le général Lannes, dont je vous envoie une lettre [2].

Salut et respect.

» Alex. Berthier. »

Et la canonnade s'abattit sur le fort sans grand résultat. « Dans ces circonstances — comme l'écrit la relation autrichienne — le général Dupont (par ordre de Berthier, nous le savons) essaya, par une troisième sommation, d'amener le commandant à la reddition. »

---

[1] 2,6 km NNE de Bard.

[2] Dans cette lettre, le commandant de l'avant-garde expose sa situation et demande des cartouches. « Il est bien intéressant — ajoute-t-il — que nous ayons le fort de Bard pour le passage de l'artillerie. »

Un parlementaire se présenta devant la forteresse, et il remit la lettre suivante sur beau papier à en-tête « République française. Liberté. Egalité ».

« Au quartier-général près le fort de Bard, le 2 prairial an 8 de la République française une et indivisible.

(22 mai 1800)

» *Le général de division Dupont, chef de l'état-major général de l'armée de réserve, au commandant du fort de Bard.*

» Monsieur le Commandant,

» Le corps, qui bloque le fort de Bard, est maître de la ville et de ses communications. Votre résistance n'est plus avouée par les règles de la guerre.

» Je vous somme pour la dernière fois de vous rendre. Si vous attendez de plus grandes extrémités, vous exposez votre garnison aux rigueurs réservées à un place prise d'assaut.

» Je vous salue, Monsieur le Commandant.

» Dupont. »

* * *

Le capitaine von Stockard convoqua alors ses officiers en rapport, leur fit connaître la sommation menaçante de l'ennemi [1], exposa les points qu'elle contenait pour une appréciation générale, mais exprima fermement son opinion personnelle et son intention de ne pas tenir compte de la menace et d'attendre les effets de l'attaque ennemie; alors, en cas de nécessité absolue, il serait temps de se résoudre à une autre solution. A sa visible joie, les braves officiers répondirent unanimement que tout devait être tenté avant que l'on puisse songer à une reddition. Sûr après cela de l'énergique persévérance de ses subordonnés, Stockard remit au parlementaire la réponse écrite suivante, en le priant de dire à son général, au nom de la garnison, qu'il pouvait s'épargner la peine de faire de nouvelles sommations.

« Monsieur le général!

» Que votre corps qui assiège le fort se soit emparé cette nuit de l'agglomération inférieure de la localité de Bard, je l'ai constaté, et, dans toute la mesure du possible, j'ai rendu son action difficile; l'avenir dira si ma résistance a eu ou n'a pas eu de sens. A notre propre manière, je connais très bien les usages de la guerre, et je suis capable de remplir le devoir qui m'incombe. Quant à la sommation et à la menace que vous me faites, pour la dernière fois, de me soumettre,

---

[1] Nous citons les termes mêmes de la relation autrichienne.

moi et ma garnison, à toutes les rigueurs d'une place prise d'assaut, c'est le sort des armes qui en décidera; et, alors même, il reste une ressource arbitraire, dans les nations civilisées. Ma garnison n'a été que très peu éprouvée et elle garde encore suffisamment de courage. J'ai déjà communiqué verbalement à Monsieur votre parlementaire les autres motifs de ma persistance à défendre encore ce château fort de montagne.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur le général, avec considération distinguée.

» Josef Stockard von Bernkopf
» Capitaine, commandant

» Bard, le 22 mai 1800 [1]. »

* * *

L'assaut ne se déclencha pas; les Français n'étaient pas prêts et il dut être renvoyé, mais les préparatifs vont se poursuivre, tandis que l'on essaye de faire passer l'artillerie et le charroi dans l'unique rue de Bard, sous les feux du fort. Un ordre écrit du commandant de l'armée à son chef d'état-major — qui n'était probablement qu'un ordre verbal consigné dans le « livre d'ordres » que tenait l'état-major [2] — va nous « orienter » sur ses intentions, sur les préparatifs et sur l'organisation du passage.

« Verrès, le 2 prairial an 8.
(22 mai 1800)

» Donnez l'ordre que l'on fasse des gabions à la batterie d'Albard, et que, dans la nuit, cette batterie soit réparée de manière à ce que le canon de l'ennemi ne l'entame pas comme il l'a fait ce matin.

» Cette batterie, ainsi réparée, commencera à tirer demain sur les batteries ennemies; on mettra une pièce de 8 de plus à la place d'un des obusiers; on fera faire près du parc d'artillerie 200 gabions et des fascines à proportion.

» Il faudrait faire faire des radeaux pour servir à passer des troupes au pied du fort, du côté de la vallée de Champorcher [3]; il faut que le commandant du génie trouve les moyens de s'en servir pour passer.

» A 10 heures du soir, il faudra commencer à faire passer, s'il est possible, deux pièces de 4 et un obusier pour l'avant-garde; les chevaux passeraient après les pièces; on garnira les roues de foin ou de paille mouillée, de manière à ce qu'elles ne fassent pas de bruit [4].

---

[1] En réalité, dans la documentation autrichienne qui nous a été aimablement communiquée, cette lettre est datée du 21. Ce doit être une erreur, que nous avons rectifiée, puisqu'elle répond à une sommation du 22.

[2] Berthier et Dupont étaient tous deux à Verrès, le 22.

[3] Sur la rive ouest de la Dora Baltea.

[4] Le capitaine de Cugnac, dans son ouvrage déjà cité, dit que Marmont, dans ses *Mémoires*, s'attribue la paternité de cette idée.

» Chaque pièce sera traînée par 25 soldats, qui la conduiront jusque hors de la portée de fusil du fort, du côté d'Ivrée, où les chevaux prendront la pièce pour la mener à Saint-Martin.

» Il sera nécessaire de faire également passer le plus de cartouches possible au général Lannes, en employant autant de soldats qu'il y a de caisses pour les porter jusqu'aux postes de la division Boudet, qui les fera passer à la division Lannes.

» Tous ces hommes devront être choisis parmi les braves et recevront un écu. Si les deux pièces de 4 vont bien, on s'occupera de faire passer de suite deux obusiers et une pièce de 4, si le temps le permet. Avec un peu de hardiesse, cette opération peut réussir.

» Alex. Berthier »

Bonaparte, qui avait écrit d'Aoste, à 11 heures, à Berthier: « J'espère qu'à l'heure qu'il est, j'ai à vous complimenter sur la prise du château de Bard », dut déchanter, quand il rencontra le commandant de l'armée dans l'après-midi à Aoste, en apprenant que l'assaut avait dû être renvoyé et que le fort tenait toujours.

Berthier, de retour à Verrès dans la nuit, était informé que la tentative de passage avait échoué, et même qu'un officier d'artillerie, à qui on avait ordonné de faire passer une pièce de 4, s'était refusé de faire exécuter cet ordre. Il rend alors compte au Premier Consul, parle de faire un exemple et communique les renseignements qu'il a reçus du général Dupont.

Que s'était-il passé? Les défenseurs, aux aguets, avaient éclairé la rue, sur laquelle ils avaient dirigé un feu violent de mousqueterie et de grenades. Les treize premiers hommes qui avaient tenté de passer avaient tous été blessés.

En bref, tout était à reprendre, l'assaut et le passage. Bien décidé à poursuivre les deux et à prendre personnellement la direction du second, le commandant de l'armée en informait Bonaparte.

23 mai 1800

Le mouvement de l'armée se poursuit, bien que fortement handicapé, nous le savons, par la résistance de Bard. Seule la *division Chabran* est maintenue vers Aoste.

Le *gros de la cavalerie* se porte entre Bard et Châtillon.

La *division Monnier* s'échelonne d'Aoste à Bourg-Saint-Pierre.

La *division Chambarlhac* se concentre vers Etroubles; toute son artillerie a passé le Grand-Saint-Bernard.

Les reconnaissances du génie pour l'attaque de Bard ne sont guère favorables dans leurs pronostics. Voici celui du chef du génie de l'armée qui ne manque pas d'intérêt, aussi le citerons-nous « in extenso »:

« Arnaz, le 3 prairial an 8
((23 mai 1800)

» Il est fâcheux que l'on n'ait pas connu la force du fort de Bard, force qu'il tire de sa position, car par lui-même il est peu de chose. Ses trois enceintes ne sont presque partout que de simples murs non terrassés; mais il est bordé de toutes parts par des rochers escarpés qui ne permettent pas de tenter l'escalade. Un seul point de l'enceinte n'a pu encore être reconnu; deux officiers du génie font, dans ce moment, cette reconnaissance, mais il est à présumer que ce point aura été soigné comme les autres [1].

» L'escalade étant à peu près impossible, il ne reste que deux moyens de s'emparer du fort de Bard: par une attaque en règle ou par blocus.

» L'attaque en règle ne peut se faire qu'avec de l'artillerie qui, par son calibre, approche un peu de celle du fort composée, à ce qu'il me semble, de deux ou trois pièces de 17, de deux ou trois pièces de 13, de quatre ou cinq pièces de 7, de trois obusiers ou mortiers et d'espingoles portant des balles de 4 onces environ [2]. L'artillerie que nous avons employée jusqu'ici était trop faible en qualité et en quantité pour pouvoir se mesurer avec celle du fort. Elle a été écrasée et cela devait être. Je pense que pour acquérir la supériorité qu'un assiégeant doit toujours avoir sur l'assiégé, il faudrait au moins 6 pièces de 12, six pièces de 8 et deux mortiers [3]. Avec ces moyens, qui ne sont cependant pas bien considérables, on parviendrait à pulvériser les murs du fort et à briser les blindages qui couvrent l'assiégé des feux plongeants de notre mousqueterie placée sur les montagnes.

» Le blocus exigerait moins d'embarras, économiserait des munitions précieuses et ménagerait la gloire de l'armée en ne l'arrêtant pas devant un fort que l'on avait compté pour rien. Le blocus n'arrêtera que faiblement la marche d'une armée qui, destinée à de grandes opérations, doit, à tout prix, se porter en avant. Déjà l'on est parvenu à faire passer deux divisions, deux régiments de cavalerie et à monter des pièces de 4 sur les plus hautes montagnes. Il est évident que toute l'armée, que toute la cavalerie et que l'artillerie de petit calibre peuvent passer et descendre dans les plaines du Piémont; la grosse artillerie sera seule obligée d'attendre la reddition du fort que doit amener sous peu de temps, suivant toute apparence, l'épuisement des munitions de guerre et de bouche. Le blocus n'offre d'inconvénient que dans le cas où notre mauvais destin nous ferait essuyer un échec de l'autre côté du fort. Mais, outre que des revers ne sont pas présumables avec la supériorité de nos troupes

---

[1] C'était bien le cas et le rapport de cette reconnaissance le confirmera.

[2] Comparer ce que le général Marescot croyait savoir de l'armement réel de la forteresse, page 111. Il sous-estime le nombre des pièces et surestime les calibres, en général.

[3] Avec ce groupement d'artillerie, il ne l'aurait pas eue!

et de ceux qui les conduisent, dans ce cas même, la retraite serait assurée par le Simplon et le Saint-Gothard.

» Il n'est point étonnant que le fort de Bard n'ait point été connu; voici la première fois qu'il ait eu l'occasion de se faire connaître [1]. Jamais il n'était passé d'armée par le col du Grand-Saint-Bernard. L'ingénieur qui l'a assis et construit a parfaitement senti la force de sa position et y a adapté le genre de fortification qu'il comportait.

» Marescot.

» P-.S. — Les sapeurs n'ont presque plus d'outils. Les seuls qu'ils eussent avaient été requis à Aoste et dans les villages voisins. Ils sont presque tous usés. Ceux que l'on avait pris à Besançon, achetés à Genève et à Martigny ont été arrêtés derrière le Grand-Saint-Bernard, à Villeneuve et à Sembrancher, par un ordre du général en chef, qui a affecté tous les moyens de transport à l'artillerie et aux vivres, de sorte que nous manquons de moyens pour faire les travaux les plus ordinaires. J'ai fait partir un officier du génie pour aller rechercher ces outils, mais il s'écoulera un certain temps jusqu'à leur retour. »

Il n'y a plus de biscuit ni de riz à Bard — dans le camp français — faute de transport depuis Aoste. On retire les mulets aux généraux, aux officiers, pour assurer ces transports. Le pain et le biscuit sont rationnés, mais on double la ration de viande... dont les généraux et états-majors devront se contenter sans pain. C'est un ordre!

Le combat par le feu continue. L'artillerie française tire à la cadence suivante: obusiers et pièces de 8: 4 coups par heure; pièces de 4 de la batterie haute: 6 coups par heure. Des tirailleurs postés des deux côtés de la Dora harcèlent l'ennemi par leur feu dans les embrasures et les créneaux; on les relève pour avoir un feu soutenu. Mais le fort riposte ferme et les résultats des feux de l'assaillant paraissent minimes. Une pièce française de 8 a été démolie.

Aussi l'accent de la journée est-il porté sur la construction d'un nouveau chemin par Albard — un millier d'hommes y travaillent — afin de pouvoir passer avec l'artillerie démontée, comme on l'a fait au Grand-Saint-Bernard; bien que Marmont eût prévenu que le matériel ne supporterait pas de nouveaux démontages pour lesquels il n'avait pas été construit.

Le soir aucune pièce ne traverse Bard. Berthier, contrairement à ce qu'il avait écrit à Bonaparte, n'a pas été sur place, mais un de ses aides de camp a constaté cette inexécution d'ordre contre laquelle le commandant de l'armée réagit vivement. Il exige une enquête, qui ne donne rien. On se repasse la balle; on connait ça. Qu'il nous

---

[1] Si, c'est étonnant! (Voir page 106.)

suffise de savoir la réponse du divisionnaire Loison, en extrait du moins, car son rapport au général Dupont est fort long:

« Je conçois très facilement, mon cher Général, comment il a été possible que le passage des pièces n'ait point eu lieu la nuit passée, et ce que je ne conçois pas, c'est la surprise du général en chef. Elle doit cesser lorsqu'on lui rappellera que les contrariétés que l'on éprouve proviennent des différents ordres qui se contrecarrent en passant par la filière de plusieurs généraux, qui n'ont point ou ont des instructions différentes. »

En bref, il résulte de ce document que l'ordre n'est parvenu qu'à 3 heures du matin au général Loison, qui cependant s'était porté dans la ville, dès 6 heures du soir, pour accélérer ce passage; que le commandant du parc avait refusé de laisser partir les pièces sans un ordre écrit du général Marmont, commandant de l'artillerie de l'armée, qui ne parvint qu'à minuit; que la pièce de 4 n'arriva qu'à 2 h. ½, dégarnie de la paille dont on avait entouré les roues, « au moment où l'ennemi commençait à battre, par un feu terrible, le passage de la ville basse à la ville haute; feu d'autant plus meurtrier que l'ennemi pouvait le diriger à volonté au moyen des tourteaux, pots à feu, bombettes et grenades, qu'il lançait sur cette partie du chemin »... « Je vous avouerai franchement — poursuit le général Loison — que le général Gobert et moi avons reconnu beaucoup de mauvaise volonté dans les officiers de cette arme [1], et que nous nous sommes aperçus qu'ils ne se souciaient guère de tenter ce passage. J'ai ordonné l'arrestation de l'officier d'artillerie qui s'est refusé, l'avant-dernière nuit, d'exécuter l'ordre du général Gobert, relatif au passage des pièces... »

Il y a donc trois causes au « non passage » des pièces: la pagaille qui règne dans l'organisation d'une opération au demeurant fort délicate, fort risquée, le « peu d'empressement » des officiers d'artillerie à se lancer dans cette aventure, et le feu du fort qui n'est pas dominé. Les renseignements autrichiens nous éclaireront le lendemain sur ce dernier point.

* * *

Du côté de la défense, aucune mesure notable n'est à signaler ce jour là. Les dispositions prises par l'assaillant se révèlent inefficaces: le fort remplit parfaitement sa mission.

24 mai 1800

Berthier a été reconnaître, à cheval, le fort du côté de Donnaz, par le nouveau chemin qu'il a fait construire, et l'ouvrage lui a semblé aussi bien défendu sur son front sud que sur son front nord. « Le fort de Bard — écrit-il au Premier Consul qui est resté à Aoste —

---

[1] D'artillerie.

me paraît devoir tenir longtemps; je pense qu'on doit en faire le blocus et faire démonter notre artillerie pour la faire passer par la montagne... Le fort de Bard est un obstacle bien contrariant pour nos opérations... Cette nuit, pour la troisième fois, on va tenter de faire passer des pièces sous le canon du fort; mais c'est une opération qui présente toujours de grandes difficultés... Aussitôt que le général Chabran sera arrivé, je lui ferai former le blocus de Bard; je me rendrai à Ivrée avec la division Loison, que je ferai suivre de toutes les troupes, à mesure qu'elles arriveront. »

Bonaparte se préoccupe de la sûreté des flancs. Il dirige la légion italique, aux ordres du général italien Lechi, en flanc-garde à Gressonney [1], et quand il pousse la division Chabran sur Bard, où elle va prendre le siège à son compte, il lui enlève une demi-brigade qui maintient un bataillon en « garnison » à Aoste, un à Etroubles à la garde du parc d'artillerie et pousse le troisième à Cogne [2] pour en tenir le défilé. Il informe le général Berthier de ces mesures qui semblent du reste avoir été prises d'entente avec lui. « Les gens de Bard même — ajoute le Premier Consul — m'assurent que l'on devrait pouvoir pratiquer un chemin entre Bard et la ville, en travaillant à ce chemin de nuit; on pourrait également faire passer l'artillerie de nuit. L'artillerie commence à filer... Ne pourrait-on pas canonner trois ou quatre heures avec un grand nombre de pièces et escalader la première enceinte, ou bien l'escalader de nuit, en faisant un grand nombre de fausses attaques? Provisoirement, faites filer toutes vos pièces sur affûts-traîneaux... Il faut que vous employiez vos lieutenants-généraux, puisque ce sont vos meilleurs généraux de division. Ils sont aujourd'hui sans considération et sans pouvoir rien faire. Victor pourrait commander Chambarlhac et Monnier, ce qui, en réalité, ne forme qu'une grosse division, et Duhesme, Boudet et Loison » [3].

Le soir, la tentative de passage de l'artillerie sous le feu de la place est renouvelée. Il ne semble pas, à ce sujet, que la version officielle française — le rapport raturé et corrigé par Bonaparte, dont l'original se trouve aux Archives de la guerre à Paris — soit conforme à la réalité. Mieux vaut prendre le récit autrichien, qui ne diminuera en rien le mérite des Français, mais présente toutefois l'inconvénient de ne pas préciser la date des faits qu'il relate. Il doit bien cependant se rapporter au 24 au soir.

« Les Français se déterminèrent à une solution qui paraissait inconcevable, celle de faire passer pendant la nuit toute l'artillerie,

---

[1] A 25 km au NNE de Bard.

[2] A 14 km au SSE d'Aoste, à la tête du Val de Cogne qui, par le col de Fenestre (Champorcher), communique avec le Val de Champorcher qui aboutit à Bard.

[3] C'est là, en France, l'origine des corps d'armée; il est intéressant de le noter, même si ce fait est en marge de l'affaire de Bard. Ils seront commandés d'abord par des lieutenants-généraux, qui seront élevés en 1804 à la dignité de maréchal.

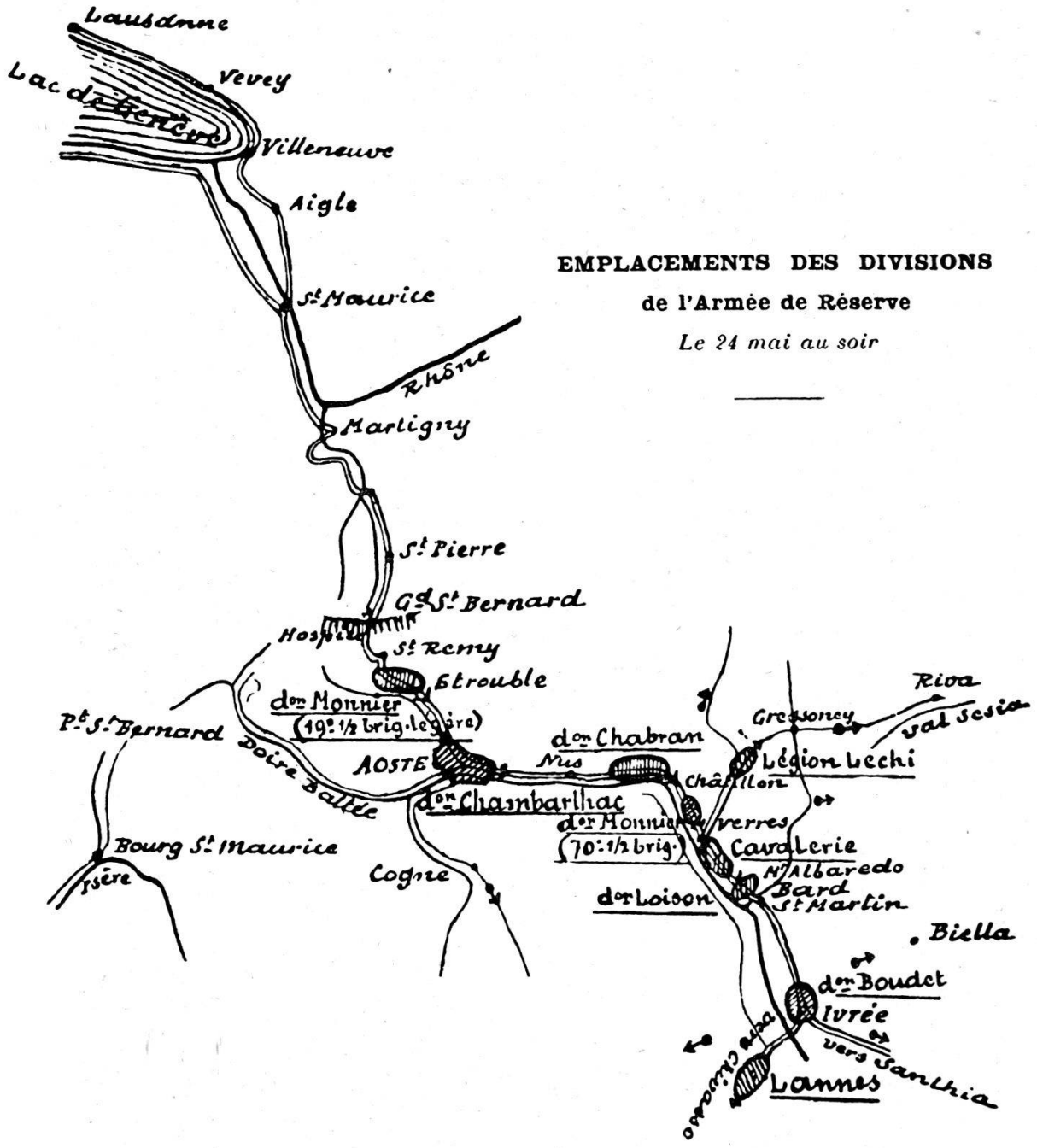

Fig. 6. — Emplacement des divisions de l'Armée de Réserve.
Le 24 mai au soir.

avec ses caissons, à travers le village de Bard, bien que celui-ci se trouvât sous le feu efficace de boîtes à mitraille et de mousqueterie de la garnison.

» A cet effet, la rue qui traverse le village, et déjà la route fort en avant, furent recouvertes de matelas et de fumier, tandis que les roues des véhicules étaient entourées de paille. A l'aide de bretelles et de bricoles, des volontaires — dont 50 étaient maintenus à chaque véhicule — traînèrent les canons et les voitures, et, à la nuit tombante, cette expédition désespérée commença.

» Le capitaine von Stockard, qui avait présumé que les Français auraient recours à ce moyen extrême, fit lancer des projectiles éclairants dans le village et, de cette façon, on s'aperçut bientôt de l'entreprise de l'ennemi.

» De toutes les batteries, de toutes les embrasures dirigées vers le village, s'abattirent alors des boîtes à mitraille et des balles sur ceux qui passaient, et de plus la garnison lança sur la route des grenades à main et des pots à feu qui rendirent le passage d'autant plus difficile que l'explosion de quelques caissons provoqua le désarroi et l'horreur.

» Comme de nouveaux volontaires se hâtaient de remplacer aussitôt les morts et les blessés, les officiers d'artillerie français, qui dirigeaient cette entreprise, se décidèrent à poursuivre le mouvement, malgré le danger, et le passage continua, plusieurs nuits de suite, en dépit d'énormes pertes. »

L'Oesterreichische Militärische Zeitschrift 1881, nous renseigne sur l'activité des défenseurs: « En même temps qu'elle se battait — écrit la revue autrichienne — la garnison réparait pendant la nuit, avec des pierres, des planches, de la terre et des gabions, suivant les possibilités, les importants dégâts que l'artillerie ennemie avait causés. »

D'après Berthier, deux pièces de 4 et un caisson étaient quand même passés dans la nuit du 24/25, malgré toutes les difficultés rencontrées.

Et le duel d'artillerie et de mousqueterie continuait.

25 mai 1800

Le général Chabran arrive devant Bard avec sa division, moins une demi-brigade; il prendra le commandement du blocus et du siège, en relevant le général Loison qui partira pour Ivrée avec sa division. Toutefois, disposition bizarre, c'est ce dernier qui reste chargé de l'attaque de Bard fixée maintenant au 26 peu avant l'aube. Si cette opération réussit, plus n'est besoin de blocus et de siège et la mission de Chabran tombe. Serait-ce que Berthier ne croit pas beaucoup à la prise du fort? Mais n'anticipons pas.

La journée durant, les préparatifs de l'attaque se poursuivent et c'est l'ordre du général Berthier *à son chef d'état-major*, bizarre ma-

nière de commander également — et le lecteur l'aura déjà relevé sans doute précédemment —, qui nous renseignera le mieux sur leur nature et sur l'intention de manœuvre du commandant de l'armée.

« *Alex. Berthier, général en chef de l'armée de réserve, au général Dupont.*

» Verrès, le 5 prairial an 8
(25 mai 1800)

» J'ai ordonné hier au général Marescot et au général Loison de reconnaître la manière d'attaquer de vive force le château de Bard.

» J'ordonne que toutes les dispositions soient faites pour l'escalade de cette place.

» Le général Loison est chargé de cette attaque.

» Les carabiniers et 300 hommes de la 13e légère, qui auront à leur tête un officier brave et intelligent et un officier du génie avec 15 sapeurs munis de haches, se tiendront réunis à Donnas et prêts à partir au premier ordre pour escalader les murs de la première enceinte du fort, du côté de Donnaz [1]. Du moment qu'ils auront escaladé ces murs, une partie cherchera à gagner la porte du fort par la droite et l'autre tournera les rochers par la gauche. Le commandant de cette colonne et l'officier du génie rassembleront sur le champ toutes les échelles qu'ils pourront trouver à Donnaz, et il y en a beaucoup.

» Le chef de brigade Dufour avec trois compagnies de grenadiers de la 58e et les trois compagnies de la 60e se tiendra prêt, pour, au premier ordre, se jeter sur la porte du fort, briser les barrières, escalader le premier mur, gravir le rocher qui domine la porte, en même temps abattre le pont-levis, enfoncer les portes, et de là se jeter dans la batterie basse, dans laquelle on se trouvera pouvoir entrer par derrière, et la batterie haute dans laquelle on peut entrer et par les embrasures et en la tournant par la gauche.

» Le général Loison ordonnera aux trois compagnies qui sont à la droite de la Dora de se tenir prêtes à faire une fausse attaque sur la rive droite de la Dora, menaçant de la passer pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi.

» Le général Marescot désignera un officier du génie et 15 hommes armés de haches, de pinces, etc., pour marcher à la tête des grenadiers qui sont aux ordres du chef de brigade Dufour.

» Le général Loison chargera le général Gobert de la direction de l'attaque de toute la partie de la haute et basse ville; il ordonnera les diversions qu'il jugera nécessaires pour détourner l'attention de l'ennemi du véritable point d'attaque qui est la porte du fort.

» Prévenez le général Loison qu'il ne perde pas un instant pour faire tout préparer. J'attends l'arrivée du Consul pour lui faire connaître l'heure de l'attaque. »

---

[1] Voir plan, page 125 (fig. 5).

Un complément à cet ordre suivit pour préciser quelques points:

» Donnez l'ordre au général Loison que la colonne de Donnas attaque et escalade les retranchements, c'est-à-dire la première enceinte blanche où il y a un corps de garde, à 2 h. ½ du matin, demain 6.

» Aussitôt que cette attaque sera commencée et que la fusillade sera engagée par la colonne de Donnas, la véritable attaque du centre conduite par le chef de brigade Dufour commencera et il montera à l'assaut par la porte du fort, etc.

» La fausse attaque à la rive droite de la Dora s'engagera très vigoureusement, en même temps que celle du centre.

» Que trois officiers d'état-major soient aux trois attaques; vous désignerez trois adjoints.

» Alex. Berthier. »

Le 25 mai, dans l'après-midi, le Premier Consul quitte Aoste, où il avait passé quatre jours, et arrive à Verrès, à 4 heures du soir, « accueilli par les acclamations de toute l'armée ».

Vers 6 heures, il reconnaît le fort et approuve — il le paraît du moins — les dispositions prises par Berthier. L'exécution va en tout cas correspondre aux ordres donnés le matin.

Il y aura donc trois attaques [1]:

— une attaque réelle sur le front nord-est et dirigée sur la porte du fort;
— une fausse attaque débouchant de Donnaz et dirigée sur le front sud-est;
— une fausse attaque débouchant de la vallée de Champorcher, sur la rive droite de la Dora Baltea.

Les moyens sont les suivants:

— attaque de la porte (attaque réelle): 6 compagnies;
— attaque sud (feinte): 2 compagnies (300 hommes plus carabiniers, plus 15 sapeurs);
— attaque par la rive droite (feinte): 3 compagnies.

Nous verrons, côté autrichien, le récit de l'attaque qui se déclenchera le 26 avant l'aube.

En attendant, le bombardement et la fusillade continuent, les défenseurs rendant coup pour coup.

Il semble que, dans la nuit du 25 au 26, les Français réussiront à faire passer deux pièces de 8 et deux obusiers. D'après les « Cahiers de Coignet », la 96e demi-brigade, qui appartenait à la division Chambarlhac, aurait réussi à faire passer ses pièces sans perdre un seul homme.

---

[1] Voir plan page 125 (fig. 5). *Le nord est à gauche du plan.*

26 mai 1800

Le 26, avant le lever du jour — d'après les sources autrichiennes [1] — l'ennemi passait à l'assaut, à un signal donné depuis les retranchements d'Albard [2], et de tous côtés on entendit battre la charge; dans la forteresse les lumières et les flambeaux furent aussitôt allumés et, courageusement, chacun se hâta de gagner sa place de combat. De la hauteur d'Albard, la forteresse et ses cours furent criblées de boulets et d'obus. Peu après, deux colonnes de grenadiers se lançaient à l'assaut: l'une — de l'église dans le bas de Bard, par la cour de l'église — sur la porte palissadée et l'ouvrage avancé de la porte principale — où des échelles furent appliquées; l'autre — de Donnaz — sur la montagne de Borsil [3], dans le dos de la forteresse.

Une partie de la garnison tirait à boîtes à mitraille, lançait des grenades à main et des bombes dans les formations compactes de l'assaillant, tandis que l'autre partie entretenait un vif feu de mousqueterie.

De tous les côtés ce premier assaut était repoussé, malgré l'intervention d'une troisième colonne qui, dissimulée dans le défilé de Donnaz, ne fut pas empêchée de reprendre l'attaque peu après; mais elle fut également rejetée.

Pendant ces assauts, le plus grand calme a régné dans la forteresse; au milieu d'un fracas effroyable, seule retentissait la voix du commandant qui encourageait les combattants.

Les généraux français Loison et Dufour, qui avaient conduit les colonnes, étaient blessés [4].

A titre d'encouragement et de récompense, la garnison reçut double ration de vivres, de vin et d'eau de vie.

Dans le courant de la journée, l'ennemi canonna violemment la forteresse avec plusieurs pièces; toutefois l'intrépide artillerie de la forteresse réussit toujours, après peu de temps, à le réduire au silence.

Au cours de la nuit du 26 [5], l'ennemi installait une nouvelle « batterie de rues » [6] dans laquelle il plaçait deux canons. La riposte de la forteresse endommageait cette batterie à chaque coup, sans qu'il lui soit toutefois possible de la détruire, du fait de sa situation.

L' « *Oestreichische militärische Zeitschrift* » 1822 raconte les événements d'une manière à peu près semblable, à quelques détails près. Elle précise, à propos de la nouvelle « batterie de rues », « que les ennemis portèrent alors sur leur dos, avec des efforts inouïs, deux canons de 4 livres et leurs affûts dans la vieille église du Pas de

---

[1] Voir page 102.
[2] Le récit autrichien écrit « Alt-Bard ».
[3] Nom local, pas trouvé sur la carte. Il doit s'agir de l'attaque rive droite.
[4] Le général Loison — selon les renseignements français — a été emporté à plusieurs pas par l'explosion d'une bombe. Le chef de brigade Dufour mourut quelques jours après de sa blessure.
[5] Nuit du 26/27 mai 1800.
[6] « Strassen-Batterie ».

la Cou [1]. Les deux canons furent installés sur leurs affûts dans le clocher de l'église et le feu commença. Cette position était très désavantageuse pour la place assiégée, parce qu'elle ne pouvait faire aucun mal à ces deux canons bien protégés. Toutefois, cela ne pouvait entraîner une reddition rapide de la place... »

Dans son rapport du 28 mai au Premier Consul, Berthier donne encore d'autres détails sur cette affaire:

« Le 5 prairial [2], j'ordonne au général Loison d'attaquer le château de vive force. Le 6, à 3 heures du matin, un bataillon de la 13e légére s'empare de la première et de la deuxième enceinte du fort; des rochers escarpés l'arrêtent à la troisième. J'avais ordonné qu'on jetât des radeaux sur la Dora, pour aborder par un côté moins difficile, mais la rapidité de ce torrent dont les eaux s'étaient accrues tout à coup n'avait pas permis d'exécuter cet ordre » [3].

L'attaque de vive force avait échoué, et les Autrichiens ne font pas mention de la perte de la première et de la deuxième « enceinte ». Il doit s'agir tout au plus d'éléments de la défense du Bas Fort [4].

Le commandant de l'armée ordonne alors ce qui suit *à son chef d'état-major*:

« Verrès, le 6 prairial an 8
(26 mai 1800)

» Donnez l'ordre au général Chabran de prendre le commandement de la vallée d'Aoste et du siège du fort de Bard [5]. Le général Marmont laissera des officiers d'artillerie pour conduire le siège et les artilleurs nécessaires; il laissera les deux pièces de 12, ainsi que les deux de 4 et celles de 3 qui sont à la batterie d'Albard.

» Ordonnez au général Marescot de laisser les officiers du génie, les sapeurs et mineurs qui seront nécessaires pour le siège.

» Ordonnez au général Chabran de faire filer le plus promptement possible toute l'artillerie par la ville, traînée par des soldats, pendant la nuit. Tous les chevaux et les munitions chargées à dos de mulet passeront par la route d'Albard. Il fournira tous les moyens que

---

[1] Lettre H du plan, page 125 (fig. 5).

[2] 25 mai.

[3] En adressant le rapport à Paris — signale le capitaine de Cugnac dans l'ouvrage déjà cité — le Premier Consul supprime de sa main tout ce passage et le remplace par la seule phrase suivante, qui ne parle pas de l'échec subi et peut laisser croire que l'attaque a réussi: « ... Le 5 prairial, j'ordonne au général Loison de cerner le château de plus près, de briser toutes barrières, pour faciliter le passage de notre artillerie. Les grenadiers de la 58e s'y portent avec une rare intrépidité; le chef de brigade Dufour, officier d'une grande bravoure, s'avance, veut baisser le pont-levis et est blessé. » C'est sous cette forme que le rapport de Berthier parut dans le *Moniteur*! (15 prairial-4 juin).

[4] Voir le plan page 125 (fig. 5).

[5] C'est une confirmation d'un ordre déjà donné le 25.

l'artillerie pourra demander pour le prompt passage. Il est autorisé à donner 10 louis par pièce aux soldats d'élite qui les traîneront [1].

» Ordonnez à la 60e demi-brigade [2] de partir sur-le-champ pour se rendre à Ivrée.

» Ordonnez au général Chabran de relever sur-le-champ toutes les troupes de la 58e [2] et de la 13e [2] qui sont hors de la ville tant du côté de Donnaz que du côté d'Aoste. Ces troupes se rendront également à Ivrée.

» Quant aux troupes qui sont dans la ville [2], elles ne seront relevées que cette nuit et elles rejoindront également leur demi-brigade, à Ivrée.

» Ordre à la division Chambarlhac de coucher à Saint-Martin, pour se rendre demain à Ivrée.

» Le bataillon de la 12e qui tient garnison à la citadelle d'Ivrée reste aux ordres du général Chabran, qui aura aussi le commandement supérieur sur cette citadelle.

» Laissez des ordres au général Chabran pour qu'il fasse filer sur l'armée tout ce qui arriverait et notamment avec la plus grande célérité tout ce qui est munitions, cartouches et artillerie, etc.

» Donnez-lui l'ordre de faire entretenir et réparer journellement notre chemin d'Albard.

» Alex. Berthier. »

* * *

En résumé, le siège de Bard continue et c'est la division Chabran, celle qui était arrivée en grande partie par le Petit-Saint-Bernard, qui en est chargée.

27 mai 1800

La relève de la division Loison par la division Chabran va provoquer, on le conçoit, un certain temps mort dans les opérations. D'autant plus qu'il semble y avoir eu quelque flottement dans cette dernière unité d'armée.

En effet, Chabran écrira le 29 au chef d'état-major de l'armée qu'il manque de moyens de transport, de vivres, et qu'il fait revenir d'Ivrée « les mulets de la vallée d'Aoste qui y ont été emmenés de force ». Il ajoute: « Mes conscrits désertent. L'aspect du fort les épouvante sans doute. J'ai pris des mesures pour arrêter ce vice ». (!)

Le général Chabran, dont les dispositions pour l'attaque de Bard font preuve, nous allons le voir, d'une formation militaire qui étonne pour un officier sorti du rang, était né en 1763. Capitaine au 5e batail-

---

[1] Il paraît certain que le passage des pièces sous le feu du fort n'a pas été continué ou n'a pas réussi après le 26 mai, c'est-à-dire après le départ de Berthier pour Ivrée.

[2] Division Loison.

lon des Bouches-du-Rhône (volontaires) en 1792, adjoint provisoire à l'Etat-major de l'armée d'Italie en 1793, adjudant général chef de bataillon en 1794, adjudant général chef de brigade en 1795, général de brigade en 1797, il était général de division depuis le 23 juin 1799 [1]. On peut lui appliquer ce que dit le général Weygand des officiers de cette époque: « Les plus jeunes, les mieux doués et les plus instruits parmi les volontaires, émergèrent de la troupe pour constituer les cadres d'une qualité supérieure, aptes à comprendre et à favoriser dans l'avenir l'évolution des méthodes de guerre» [2].

* * *

Mais, avant de poursuivre l'étude du siège de Bard, il convient, semble-t-il, de faire sommairement le point de la situation générale.

Le Premier-Consul et Berthier, après avoir assisté à l'attaque infructueuse de la division Loison sur le fort, se sont portés à Ivrée où le Q. G. s'est établi dans la soirée du 26 mai.

Il ne reste en amont de Bard que les troupes chargées du siège et des détachements en route pour rejoindre leurs corps.

L'artillerie a franchi le Grand-Saint-Bernard, mais elle n'a pas encore vaincu l'obstacle de Bard. Deux canons de 4 sont passés à travers la localité dans la nuit du 24 au 25; deux pièces de 8 et deux obusiers dans celle du 25 au 26 [3], sur un total — rappelons-le — de 60 bouches à feu.

* * *

Du côté français, on ne trouve pas de renseignement notable sur la journée du 27.

Du côté autrichien, on nous dit que dès le lever du jour commençait le violent bombardement de l'ouvrage par toutes les batteries ennemies. Un boulet, qui avait enfoncé un mur, faisait voler des pierres qui blessaient le commandant du fort à la tête et aux pieds. La consternation de la garnison était indescriptible; elle ne fut atténuée que parce que Stockard continua — malgré ses blessures — à donner l'exemple aux points dangereux.

En résumé, les Français organisent ce jour-là leurs nouvelles formations chargées de l'attaque — les reprennent en main — procèdent à des reconnaissances et continuent le bombardement; les Autrichiens poursuivent leur résistance, et le fort remplit sa mission en gênant considérablement le passage et en arrêtant les « moyens lourds », notamment l'artillerie.

---

[1] Plus tard, il commanda des divisions territoriales, fit la guerre d'Espagne, fut mis en congé en 1810 pour raison de santé et retraité en 1813.

[2] *Histoire de l'Armée française*, Flammarion, Paris, 1953.

[3] Voir pages 137 et 140.

28, 29, 30 mai 1800

Trois jours pendant lesquels le siège continue sans qu'il se passe aucun événement digne d'être noté, puisqu'aussi bien les renseignements français que les autrichiens sont muets sur cette période. Les préparatifs d'attaque se poursuivent, bien que le bombardement soit réduit, sinon interrompu, à cause du manque de munitions d'artillerie, comme nous l'apprend un rapport du général Chabran, daté du 31 mai, que nous allons reproduire car il enchaînera la suite de notre étude.

31 mai 1800

« *Chabran, général de division, au Premier Consul de la République francaise.*

» Verrès, le 11 prairial an 8.
(31 mai 1800)

» Citoyen Consul,

» L'attaque du fort de Bard, retardée par le défaut de munitions et le départ des canonniers nécessaires pour servir les différentes pièces [1], est fixée à demain, d'après l'arrivée d'un caisson de 12 qui vient fort à propos. Tout est ordonné. Je joins ici les diverses instructions que j'ai cru devoir donner. Je compte sur l'intelligence et le zèle de ceux que j'ai chargés de diriger les différentes attaques que je surveillerai de très près. Je compte aussi sur la bravoure des troupes. Tous les efforts seront réunis pour la réussite.

» Je vous rendrai, sur-le-champ, compte du résultat.

» Je crois devoir, citoyen Consul, vous mettre sous les yeux l'état de situation et de l'emplacement des corps qui composent la division que je commande et je réclame votre attention.

» Le général Carra-Saint-Cyr [2] me demande une demi-brigade forte de 1 500 hommes. Je me trouve dans l'impossibilité de pouvoir la lui envoyer.

» Salut et respect.

» Chabran.

» Je suis sûr d'avance, citoyen Consul, que si vous jetez un coup d'œil sur le triste état ci-joint, vous serez peiné d'y voir 3 000 conscrits pour 4 officiers généraux. »

---

[1] Des canonniers avaient dû être envoyés, vraisemblablement, au gros de l'armée, pour servir les pièces qui avaient pu « filer », si nous reprenons le terme de Bonaparte.

[2] Général de brigade de la division Chabran chargé avec un détachement, aux ordres de l'armée, d'observer le cours de la Dora Baltea vers Ivrée.

ARMÉE DE RÉSERVE — DIVISION DU GÉNÉRAL CHABRAN.

Dénomination des corps			*Officiers*		*Sous-officiers, soldats présents sous les armes*			*Emplacements*
			présents	*absents*	*infanterie*	*cavalerie*	*artillerie*	
1re demi-brigade provisoire	Bataillon complémentaire	de la 4e légère	31	10	277	—	—	à Etroubles, garde le parc d'artillerie et le Mont-Bernard
		de la 21e légère	34	8	302	—	—	Dans la ville de Bard
		de la 22e légère	25	4	232	—	—	Dans le défilé de Cogne
12e demi-brigade de ligne			25	18	346	—	—	à Ivrée
2e demi-brigade provisoire	Bataillon complémentaire	de la 9e de ligne	29	—	288	—	—	à Aoste
		de la 13e de ligne	35	5	283	—	—	à Hone, sur la droite de la Dora, sous Bard
		de la 85e de ligne	33	3	508	—	—	à Ivrée
3e demi-brigade provisoire	Bataillon complémentaire	de la 88e de ligne	34	—	375	—	—	à Donnaz, en avant de Bard
		de la 75e de ligne	29	—	283	—	—	Sur les hauteurs de gauche de Bard, batterie d'Albard
		de la 69e de ligne	35	—	329	—	—	à Ivrée
Escadron du 7e chasseurs			9	—	—	109	—	à Ivrée
Total			319	48	3229	109	—	

» Certifié très véritable.
Le général Chabran. »[1]

[1] A propos de cet état de situation, il faut relever le fort encadrement en officiers, pour de faibles effectifs, et préciser que la division disposait encore des artilleurs détachés par le chef d'artillerie de l'armée, le général Marmont (page 142), mais qu'ils ne figurent pas dans le « rapport de front » parce qu'ils n'appartiennent pas à la division.

Il fallait, n'est-il pas vrai, citer cet état in extenso, comme les ordres détaillés de l'attaque qui vont suivre, donnés dans la forme usuelle de l'armée française de ce temps-là, car on ne saurait mieux informer le lecteur et sur le mécanisme d'un « coup de main » en 1800 et sur les moyens de l'assaillant.

« ATTAQUE DU FORT DE BARD 12 prairial an 8. (1er juin 1800)

INSTRUCTIONS

» Verrès, le 11 prairial an 8. (31 mai 1800)

» Au commandant d'artillerie [1]

» L'artillerie, citoyen Commandant, est entrée dans la place de Bard dans la nuit du 10 au 11. Elle sera transportée dans la Chapelle pendant la nuit du 11 au 12. On fera en sorte qu'avant le jour, tout soit prêt pour le feu; que les canonniers soient à leurs pièces avec les munitions; qu'il leur soit distribué de l'eau-de-vie et du pain.

» Le feu commencera à 8 heures du matin et sera continué avec vivacité jusqu'au moment où il sera besoin de faire reposer les canonniers et rafraîchir les pièces. Le feu sera interrompu à 6 heures du soir pour envoyer un parlementaire au commandant du fort [2] et en attendant les ordres du général Seriziat, établi dans la ville, pour tirer de nouveau.

» Je vous préviens que le commandant du génie a ordre de faire porter dans la ville des gabions et fascines, principalement destinés à couvrir votre pièce et tous les points par où l'ennemi voit dans la ville.

» La pièce placée dans la Chapelle dirigera ses coups sur la tour des Cadrans, sur le mur en crémaillère qui est à gauche, afin d'ouvrir, s'il est possible, deux chemins aux troupes. L'artillerie placée sur la route et dans la batterie d'Albard aura également pour but de renverser la tour, le mur en crémaillère et une poudrière placée à quelque distance sur le passage qui conduit à la batterie basse.

» Il faudra que chacune de vos pièces soit approvisionnée de 5 coups à poudre [3], qui seront tirés au moment où les troupes monteront à l'assaut; pour assurer la précision nécessaire dans l'exécution de cet ordre, vous ordonnerez que, vers 8 h. ¾, après le feu

---

[1] A remarquer que le général Chabran donne d'abord ses ordres à l'artillerie. Combien oublient encore, de nos jours, cette sage mesure de commencer une distribution d'ordres en s'adressant d'abord à ceux auxquels il faut du temps pour se mettre en place, se préparer: l'artillerie, les chars, les armes lourdes d'infanterie. Et on verra que l'« ordre particulier » n'est pas une invention moderne; ni même les « Sofortmassnahmen »!

[2] Retenir ce passage pour comparer avec le récit autrichien qui va suivre.

[3] Autrement dit « à blanc », pour soutenir « moralement » l'assaut (!) et signal de son déclenchement en même temps.

recommencé, il soit observé une interruption de dix minutes et qu'ensuite chaque pièce tire ses 5 coups à poudre; arrangez-vous de manière à ce que les montres indiquent la même heure à toutes les batteries.

» Vous mettrez à la disposition des généraux de brigade les cartouches dont ils auront besoin. »

« Au commandant du génie

» Vous enverrez, citoyen Commandant, à chacune des attaques sur le fort (elles vous sont connues), un des officiers sous vos ordres, qui sera chargé de la direction des troupes dans l'assaut, ainsi que de toutes les opérations de son métier, et vous lui donnerez une instruction sur la conduite qu'il doit tenir, et que vous voudrez bien me communiquer. Vous vous réunirez au général Brennier pour l'attaque de Donnas dont il est chargé.

» J'ai donné des ordres pour qu'on transportât dans la ville des fascines et gabions, que vous aurez soin de faire placer sur la route, près du camp des mineurs. J'ai également ordonné qu'il vous soit fourni les haches, pelles, pioches, madriers et échelles que vous m'avez demandés; je vous recommande de les faire entrer ce soir en ville. J'ai décidé que, dans la nuit du 11 au 12 [1], on placerait l'artillerie dans la Chapelle et qu'on la couvrirait autant qu'il serait possible, ainsi que les passages par où l'ennemi voit dans la ville.

» Le feu commencera sur tous les points à 8 heures du matin et sera continué avec vivacité jusqu'au moment où il sera nécessaire de faire reposer les canonniers. Le feu cessera encore à 6 heures du soir pour l'envoi d'un parlementaire. Il recommencera d'après les ordres du général Seriziat, et, une heure après, les troupes monteront à l'assaut; un quart d'heure avant, l'artillerie interrompra son feu pendant dix minutes, et elle ne le recommencera que pour tirer 5 coups à poudre.

» J'ai chargé le général Seriziat de rassembler des nageurs. Prenez près de lui des renseignements et faites essayer à ces hommes le passage de la rivière. Je m'engage à leur accorder la récompense que vous aurez jugé à propos de leur promettre. »

« Au général Seriziat [2]

» Vous êtes chargé, citoyen Général, des attaques du côté de la ville, et vous aurez sous vos ordres le bataillon de la 21e, les carabiniers de la 4e et ceux de la 22e. Il est nécessaire que toutes ces troupes entrent ce soir en ville. Vous choisirez dans ces corps 200 hommes d'élite, qui seront partagés en trois colonnes, l'une de 100 et les deux autres de 50 hommes chaque.

---

[1] 11 au 12 prairial, an 8 = 31 mai au 1er juin 1800.

[2] Général de brigade à la division Chabran, comme le général Brennier.

» La première colonne de 100 hommes sera dirigée dans sa marche par le capitaine du génie Bouviers. Elle marchera dans le plus grand silence et cherchera à s'introduire dans le fort par le pont-levis de la tour du Cadran et par les brèches qui pourront être faites ou ouvertes dans le mur en crémaillère à gauche. Pour cela, elle sera précédée par des sapeurs ou mineurs pour établir des ponts sur le fossé. La colonne ne débouchera qu'après que le chemin lui aura été ainsi préparé.

» La deuxième colonne tentera de s'introduire derrière la tour de l'Horloge par un petit chemin reconnu, dans la première maison à droite, après la première route en venant de la ville basse. Cette colonne sera dirigée par le citoyen Pastour, capitaine adjoint à l'état-major; elle sera pourvue de quatre échelles et ne s'ébranlera qu'en même temps que la première.

» La troisième colonne sera en réserve dans la ville.

» Pour que toutes les attaques dirigées sur le fort puissent se seconder et agir en même temps, j'ai arrêté que l'artillerie qui ferait, dans la nuit du 11 au 12, toutes ses dispositions, commencerait son feu le 12 à 8 heures du matin; qu'il serait interrompu à 6 heures du soir pour envoyer en parlementaire le capitaine du génie Bouviers, que j'ai désigné à cet effet.

» Le feu de la pièce de la Chapelle recommencera ensuite, d'après vos ordres, durera pendant trois quarts d'heure, sera de nouveau interrompu pendant dix minutes, et alors l'artillerie tirera de chacune de ses pièces 5 coups à poudre, signal auquel chacune des attaques commencera.

» Vous ordonnerez, citoyen Général, à l'infanterie qui doit entrer ce soir en ville, de se charger des gabions et fascines déposés sur la route, près du parc d'artillerie.

» Vous ordonnerez que l'on fasse entrer ce soir en ville le pain et l'eau-de-vie nécessaires aux distributions.

» Tous les tirailleurs[1] sous vos ordres doivent faire le plus grand feu pendant la journée du 12; ils le cesseront absolument à 6 heures du soir. Vous ferez prendre au parc, dans la journée, les cartouches qui vous seront nécessaires.

» Si l'on parvient à se loger dans un ouvrage, il faudra y tenir ferme.

» Il ne faut pas tirer un seul coup de fusil pendant l'attaque: la baïonnette seule doit agir.

» S'il arrivait, citoyen Général, que la pièce de la Chapelle fût démontée et que la brèche ne fût pas faite, l'attaque s'effectuera tou-

---

[1] On combattait alors, faut-il le rappeler, en ordre serré, généralement en ligne. Mais, devant les gros, des « tirailleurs » étaient déployés; c'est l'origine des formations de combat modernes, de l'ordre ouvert.

Tantôt on détachait des piquets de 30 à 60 hommes par bataillon pour engager le combat ou agir sur les ailes; c'étaient les « tirailleurs de bataillons ». Tantôt, et surtout dans les terrains difficiles, on déployait des bataillons entiers de chasseurs ou même de ligne; c'était alors faire usage de « tirailleurs en grandes bandes ».

jours à l'heure déterminée; vous donnerez vos ordres en conséquence.

» Vous me ferez connaître la réponse du commandant du fort à ma sommation aux batteries établies sur la grande route, où je me trouverai.

» J'ai pourvu à l'ambulance. »

« Au général Brennier

» Je vous charge, citoyen Général, de commander l'attaque que j'ai résolu de faire sur le fort de Bard, du côté de Donnaz. Le commandant du génie se rendra près de vous pour la diriger; vous aurez sous vos ordres le bataillon de la 88e et les grenadiers de la 69e.

» L'attaque se fera sur deux colonnes, l'une de 150 hommes et l'autre de 50.

» La première tournera la montagne par la gauche, de manière à être rassemblée à 8 h. ½ du soir dans la gorge où descend l'escalier qui conduit du fort à la rivière et, à 9 heures, elle gravira le rocher par tous les endroits accessibles, observant toujours le plus grand silence jusqu'à ce qu'elle soit découverte. Il paraîtrait convenable de la séparer en deux corps. L'un de 80 hommes, qui se porterait droit au premier retranchement au dessous du château, où ils trouveront 30 hommes et un capitaine, qu'il faut prendre ou suivre l'épée dans les reins. Le deuxième corps, de 70 hommes, prendra un peu à gauche pour monter au château et gagner une petite porte qui est tournée du côté de Hone [1] pour tenter de l'enfoncer ou de pénétrer par d'autres voies.

» La seconde colonne de Donnaz s'avancera par la route pour seconder les autres attaques en s'introduisant soit par la ville, soit par les rochers qui bordent la route, dans les retranchements ennemis. Il faudra aussi une réserve pour les cas imprévus.

» Si l'on se loge dans quelques ouvrages, il faudra y tenir ferme. Il ne faudra pas tirer un seul coup de fusil pendant l'attaque: la baïonnette seule doit agir.

» L'attaque devant se faire la nuit, le plus grand ordre et le plus grand silence sont indispensables dans tous les mouvements. Vous donnerez vos ordres pour qu'à 6 heures du soir, il ne se tire plus un coup de fusil.

» Pour que toutes les attaques aient lieu en même temps, j'ai arrêté que l'artillerie commencerait son feu à 8 heures, le 12 au matin; qu'elle ne cesserait que pour l'envoi d'un parlementaire, à 6 heures du soir; que ce feu recommencerait ensuite par les ordres du général Seriziat (établi dans la ville), vers les 8 heures; qu'il serait de nouveau interrompu pendant dix minutes, et qu'il ne recommencerait que pour tirer à poudre 5 coups, pendant lesquels les troupes de toutes

---

[1] A 800 m NW Bard, sur la rive droite de la Dora Baltea.

les attaques doivent marcher à l'assaut. Il sera environ 9 heures à ce moment.

» Vos tirailleurs feront, pendant la journée du 12, un feu bien soutenu, et vous leur ordonnerez de se régler sur l'artillerie pour cet objet, de manière qu'ils tirent et cessent avec elle. Vous aurez soin de faire prendre de l'eau-de-vie et des cartouches.

» J'ai pourvu à l'ambulance; vous retirerez de Saint-Martin les officiers de santé qui vous seront nécessaires. »

« Au commandant de la 13e

» Vous serez chargé, citoyen Commandant, de l'attaque du fort de Bard par la rivière, du côté de Hone. Un officier du génie et 10 mineurs iront ce soir établir le passage du radeau qui devra vous transporter avec votre troupe sur l'escarpement, s'il se peut, du côté de la Dora.

» Il serait utile que vous vous rendissiez ce soir, à 8 heures environ, au pont qui communique à la ville basse de Bard, toujours sur votre rive. Vous y trouverez le capitaine du génie Boisselet, qui vous mettra au fait des moyens du passage, lesquels seront aussi suivis demain de la même manière que vous verrez s'exécuter ce soir sous vos yeux. Un officier d'état-major, qui sera encore demain avec vous, vous assistera ce soir, l'officier du génie ayant une autre destination.

» Je vous laisse votre bataillon et votre compagnie de grenadiers (vous laisserez toujours votre détachement au parc d'artillerie). Votre passage effectué, vous gravirez la montagne pour tourner les batteries basses par la droite. Votre opération est majeure; l'ennemi ne vous attend pas, il n'a aucun feu préparé de l'autre côté, et, une fois au pied de ces rochers, ils ne peuvent plus rien sur vous.

» Demain matin, vos tirailleurs commenceront leurs feux en même temps que l'artillerie; ils cesseront de même pour se rafraîchir; mais ils reprendront avec elle. A 6 heures du soir, il sera envoyé un parlementaire. Vous recommencerez votre feu avec l'artillerie et vous l'arrêterez encore en même temps qu'elle; alors le feu sera interrompu tout à fait partout. Cependant, l'artillerie tirera, au bout de dix minutes, 5 coups à poudre de chacune de ses pièces, qui sera le signal auquel chacune des attaques commencera; il sera environ 9 heures du soir.

» Pendant l'attaque, il faudra observer le plus grand silence et ne pas tirer un seul coup de fusil, qui pourrait atteindre les autres colonnes, la baïonnette seule devant agir. Vous préviendrez bien vos troupes de n'être pas surprises à la vue des têtes de colonne et de les bien reconnaître pour éviter de fatales méprises.

» Vous correspondrez directement avec moi cette nuit et demain; je serai établi au camp, sous le fort.

» Vous aurez soin d'envoyer chercher au parc d'artillerie les cartouches qui vous seront nécessaires et de l'eau-de-vie au logement du général Seriziat. »

« Au commandant de la 75e, au camp d'Albard [1]

» Vous commencerez le feu, citoyen Commandant, avec le bataillon que vous commandez, demain matin, à 8 heures, et le continuerez jusqu'à 6 heures du soir, où l'on enverra un parlementaire. Si le feu recommence des autres batteries, vous le reprendrez de même pendant environ trois quarts d'heures; après quoi, il se fera un silence d'environ dix minutes, et l'on tirera de toutes les pièces 5 coups à poudre pour le signal de l'attaque; ce sera environ 9 heures du soir. Vous aurez soin d'arrêter alors exactement votre feu partout, afin de ne pas risquer d'atteindre nos colonnes en mouvement.

» Vous enverrez chercher ce soir des cartouches au parc d'artillerie et l'eau-de-vie chez le général Seriziat.

» Vous correspondrez cette nuit et demain directement avec moi. Je serai établi demain matin au camp, sous le fort.

» Vous ferez descendre ce soir, de 9 à 10 heures, au camp, sous le fort, la compagnie des grenadiers de votre bataillon avec un détachement de 50 hommes choisis, pour y relever les carabiniers des 4e et 22e légère, qui doivent entrer dans la ville avec le général Seriziat.

Le Général de division,
» Chabran. »

Laissant les Français à leurs préparatifs d'attaque, il faut maintenant que nous entrions dans le fort pour y suivre les événements d'après la version autrichienne, qui correspond du reste toujours assez bien avec la version française. Ils vont se précipiter.

1er juin 1800

Jusqu'au 1er juin — d'après Streffleur's, *Oesterreichische Militärische Zeitschrift* » [2], auquel nous laissons la plume — le bombardement augmenta chaque jour d'intensité, de telle sorte qu'en plusieurs endroits des brèches avaient été faites et que les murs éventrés n'étaient plus susceptibles d'être réparés.

Les jours précédents — alors qu'on voyait des colonnes importantes d'infanterie et de cavalerie ennemies s'écouler par les montagnes environnantes — on avait appris, de fidèles émissaires, la nouvelle sûre que le 26 mai déjà l'armée française avait atteint Ivrée; par le fait même qu'aucune délivrance n'était plus à espérer pour les défenseurs complètement isolés.

La garnison, qui avait complètement épuisé ses forces dans quinze jours de combat ininterrompu, de jour et de nuit, était à la merci d'un assaut énergique d'un ennemi exaspéré, qui ne pouvait que

---

[1] Sur la montagne d'Albard, près du hameau du même nom, à 700 m NE Bard.

[2] Année 1881.

réussir à travers les brèches qui existaient dans les murs. Pour elle — alors que sa courageuse résistance avait déjà coûté, de son aveu même, 1500 hommes à l'ennemi — il devenait évident — au moment où les vivres allaient manquer et que l'eau potable n'était plus fournie que par l'eau de pluie recueillie dans les citernes — quand il pleuvait — qu'une défense ultérieure serait non seulement sans utilité, mais encore qu'elle devait avoir des conséquences funestes pour la brave garnison.

En présence de l'impossibilité de poursuivre la défense dans une forteresse en décombres, tous les officiers se réunirent en conseil de guerre où la résolution fut prise d'autoriser le commandant à se rendre, en n'envisageant toutefois qu'une capitulation honorable. Cédant à la forte pression des circonstances, le capitaine von Stockard se rallia à cette résolution, en ajoutant qu'il ne rendrait la forteresse que si l'ennemi consentait, sur tous les points, à une capitulation honorable, et que, dans le cas contraire, il la défendrait jusqu'au dernier homme en se laissant ensevelir sous les décombres.

Au lever du jour du 1er juin, l'ennemi ouvrit le feu, à une distance de 75 pas, avec deux pièces de 12 livres qu'il avait placées, très avantageusement, pendant la nuit, dans l'église du village et qu'il était impossible d'atteindre d'aucune façon. Dans le courant de la journée, il démolit les palissades de l'entrée, l'ouvrage avancé de la porte principale et le fort inférieur. La dernière possibilité de prolonger la résistance tombait.

Le capitaine von Stockard fit battre, à 7 heures du soir, la chamade (signal de tambour qui autrefois était utilisé pour annoncer la « reddition » des assiégés) et il envoya le capitaine Mitscherling, avec la proposition de capitulation, au général Seriziat qui commandait les troupes françaises dans le village inférieur de Bard. Bientôt après apparut un capitaine français porteur des conditions de capitulation suivantes, tandis que Mitscherling était retenu comme otage.

Conditions de la capitulation du fort de Bard

1. Demain, 13 prairial[1], à 7 heures du matin, les troupes de la République française, commandées par le général de division Chabran, prendront possession du château de Bard et de ses fortifications;

2. La garnison entière sera prisonnière de guerre, officiers et soldats;

3. Tous les effets en tout genre dépendant de la forteresse, tels qu'ils se trouvent actuellement, soit qu'ils appartiennent à Sa Majesté l'empereur, ou au roi de Sardaigne, seront remis entre les mains d'un officier nommé à cet effet par le général Chabran;

4. Les officiers conserveront leurs armes, effets et bagages à eux appartenant; les soldats conserveront aussi leurs effets personnels;

5. La garnison déposera les armes entre Bard et Verrès;

---

[1] 2 juin.

6. Ce soir les troupes impériales évacueront la galerie inférieure qui sera de suite occupée par les troupes françaises;

7. Le capitaine Bouviers sera donné en otage au commandant du fort qui, de son côté, enverra au général Chabran le capitaine Mitscherling, pour garantie réciproque de la présente capitulation.

Fait double à Bard, le 12 prairial an 8 [1].

Josef Stockard von Bernkopf.
Capitaine du Régiment Franz Kinsky N° 47
et commandant du Fort de Bard

Accepté tous les articles ci-devant
Chabran
Général de division et commandant
de la province d'Aoste et du siège du fort de Bard

Le commandant du fort avait exposé les conditions de capitulation à tous les officiers réunis et les avait signées avec leur consentement.

Le soir, plusieurs officiers français vinrent à la forteresse où ils dînèrent avec les officiers autrichiens et trinquèrent à la santé de la « brave garnison » (en français dans le texte). Ils disaient très franchement ne pas regretter de n'avoir pas donné l'assaut — qui était fixé pour la nuit même, à 10 heures, avec trois colonnes fraîches, chacune forte de 6 bataillons [2] — car ils se savaient déjà certainement sacrifiés, puisque le général Berthier avait ordonné, avec la plus grande rigueur, la prise du fort coûte que coûte.

Dans la nuit, chacun resta encore à son poste.

2 juin 1800

Toujours d'après le récit autrichien, le 2 juin, à 9 heures du matin, les débris de la garnison furent rassemblés, rangés militairement; puis ils marchèrent, par le pont-levis et par la brèche, dans Bard inférieur où les colonnes considérables de troupes françaises étaient déjà rassemblées et où la garnison fut reçue aux sons d'une éclatante musique militaire.

Les destructions visibles dans la partie inférieure de Bard étaient effroyables. Au début du siège, le capitaine von Stockard les avait évitées autant que possible, mais lorsque les Français s'établirent dans les maisons à 60 pas de la forteresse, celles-ci devaient forcément être livrées au feu.

La garnison pouvait maintenant se convaincre de la force de l'adversaire, puisque, jusqu'à Verrès [3], la marche se poursuivit au

---

[1] Ce libellé surprend. La convention a été rédigée certainement par les Français.

[2] Les officiers français « cravataient » un peu! Nous venons de voir l'ordre du général Chabran.

[3] A 9 km au NNW de Bard.

milieu d'une colonne ennemie presque ininterrompue de canons et d'attelages qui progressait des deux côtés de la route.

Près d'Arnaz, deux bataillons se trouvaient de nouveau rassemblés en formation de parade. A cet endroit, les hommes déposèrent leurs armes tandis que les officiers conservèrent leur épée. Le général Chabran prononça alors une harangue très élogieuse pour les défenseurs, en rappelant « que, de leur côté, les armes impériales et alliées avaient aussi réussi, dans la brillante campagne de l'année précédente, à prendre les places fortes italiennes qui étaient, à ce moment-là, défendues, avec la même bravoure que celle dont venait de faire preuve la garnison de Bard, par les troupes françaises ».

Les pertes de la garnison, grâce aux mesures judicieuses qui avaient été prises, n'étaient que de 13 tués et 61 blessés, sous-officiers et soldats [1].

Le capitaine Carl Mitscherling, les premiers-lieutenants Friedrich Schrötter et Jakob Wehenkel, le lieutenant Friedrich baron Reichlin von Meldegg, les aspirants Maximilian Gaudernak et Johann Schaub, tous du Régiment d'infanterie n° 47, « étaient les braves camarades du si distingué commandant » [2].

Six grenadiers français seulement escortèrent la garnison, qui maintenant s'en allait en captivité par le Grand-Saint-Bernard, car, comme le lui dit le général ennemi, « ils devaient davantage servir de guides que de gardiens à une troupe aussi disciplinée ».

Emouvantes furent les paroles de reconnaissance que le « brave commandant adressa à la garnison qui, d'après son témoignage, avait fait tout son devoir, avec une bravoure remarquable et un zèle infatigable dans le combat, en face de tous les dangers possibles ».

Après cette héroïque défense, le capitaine Josef Stockard von Bernkopf reçut la croix de chevalier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Ultérieurement, il fut encore fait baron et devint colonel.

* * *

Ce jour là, 2 juin, la division française annonçait sa victoire:

« Bard, le 13 prairial an 8

» La division du général Chabran attaqua, le 12 au matin, le fort de Bard. A 9 heures du soir, le fort fut à nous, 400 prisonniers et 18 bouches à feu.

» *Le chef de bataillon*
aide de camp du général Chabran
» Teste. »

* * *

Nous ne voulons pas épiloguer longuement sur le rôle que la résistance du fort de Bard a joué dans la campagne de l'Armée de

[1] Les pertes françaises, aux dires des Autrichiens, étaient de 1500 hommes, tués et blessés (voir page 153).

[2] Nous donnons ces détails pour que le lecteur soit orienté sur l'encadrement de la garnison.

réserve en 1800. Il est évident que s'il avait encore tenu quinze jours de plus, Marengo (14 juin 1800), qui, on le sait, fut une victoire fort disputée et remportée par les Français de justesse, se fût probablement changée pour eux en défaite, avec des conséquences imprévisibles [1].

C'est le résultat intrinsèque de cette affaire que nous voulons retenir. Un château fort de montagne, mal construit mais bien placé, défendu par une garnison courageuse et surtout commandée par un chef qui avait du cran, a résisté pendant quatorze jours et a arrêté pendant ce temps les moyens lourds d'une armée.

5. Conclusion

« Remplacez le mot: cavalerie par le mot: tank — dit Liddell Hart à propos de la bataille de Cannes — et vous avez une leçon moderne. »

Le rôle d'un fort d'arrêt n'a pas changé non plus, depuis le temps du siège de Bard, pour peu qu'on ait pris les dispositions nécessaires pour le mettre, au moins partiellement, à l'épreuve de l'arme atomique ou que sa construction, antérieure à l'apparition de cette arme, corresponde déjà à ces conditions.

Le char offre une protection efficace à son équipage contre les effets de l'engin nucléaire, grâce à son blindage. Il en est de même du fort blindé, au sens moderne du mot, surtout de l'ouvrage construit dans le rocher; il tiendra.

Et cette fois ce ne sera pas seulement l'artillerie qui sera arrêtée, comme à Bard, mais *l'artillerie et les chars.*

Si Lannes pouvait écrire, en 1800, que « sans artillerie on ne peut faire grand chose », on peut dire qu'à notre époque une infanterie privée de son artillerie et de ses chars pourra faire encore beaucoup moins, et qu'elle n'ira pas loin. En effet, elle n'est plus habituée à se battre seule [2] à la manière de celle de 1800. Quant à aller conquérir des canons chez l'ennemi, comme Bonaparte l'exigeait de la sienne, ne lui demandons pas trop!

Il est donc possible d'affirmer que le rôle d'un fort d'arrêt en terrain montagneux demeure considérable.

Le commandant de corps, auquel nous nous permettions de faire allusion au début de notre étude, nous disait encore récemment: « Tout officier suisse devrait connaître l'affaire de Bard. » C'est fait ou du moins c'est devenu possible.

Colonel-divisionnaire Montfort

---

[1] Bien que la division Chabran ne fût pas à Marengo même. Rendue disponible par la prise de Bard — lit-on dans les archives françaises — elle surveillait la rive gauche du Pô vers Verceil. Si elle n'avait pas été là, il eût fallu la remplacer, à cet endroit, par d'autres troupes qui auraient manqué à Marengo.

[2] Dans ce domaine, en Suisse, où les $^2/_3$ du pays sont montagneux, où les $^3/_5$ des frontières sont montagneuses, *notre* infanterie devrait « quand même » savoir se battre seule, et « garder la foi en sa puissance ». Surtout depuis qu'elle est armée du fusil d'assaut. Il ne faut pas jouer perdant.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE